

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

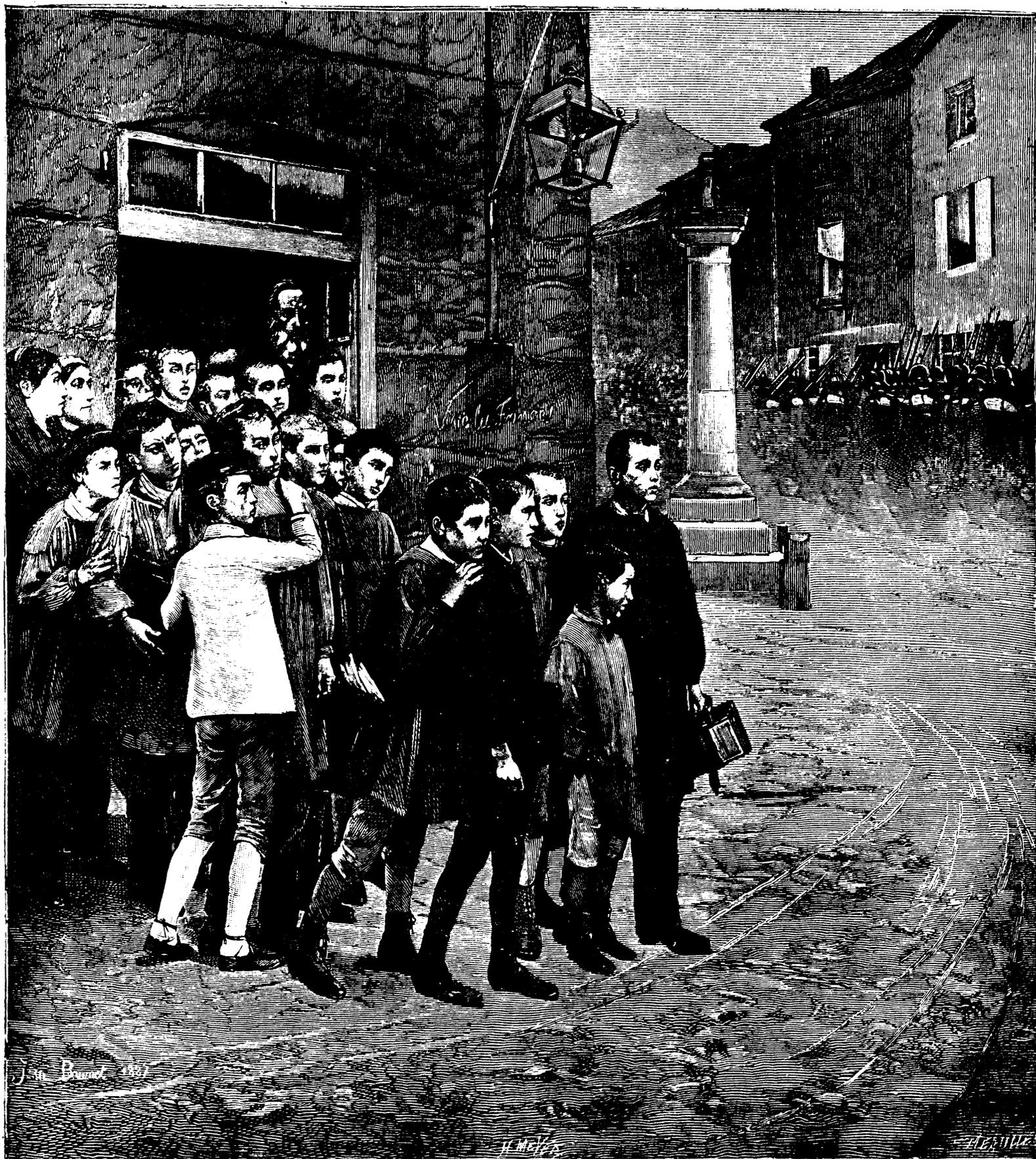
5ÈME ANNÉE, N° 224 — SAMEDI, 18 AOUT 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LES VOILÀ QUI PASSENT ! (SOUVENIR DE 1871)

Tableau de M. Jean Brunet

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AOUT 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : La bataille de Sainte-Foye, par Rémi Tremblay. — Etymologie, par Hector Servadey. — M. l'abbé Thomas Moreau. — Nos gravures. — La science amusante. — Les premiers soins. — Usages et coutumes. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Récréation de la famille. — Feuilleton

GRAVURES : Les voilà qui passent ! (souvenir de 1871). — Le duel Boulanger-Floquet. — Le portrait de M. l'abbé Moreau. — Gravure du Feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



« A l'heure de notre départ pour la France, plus d'une personne m'a dit :

— Que vous êtes heureux d'aller revoir le beau pays de nos aïeux ; mais je vais prendre patience, j'irai l'année prochaine.

L'année prochaine ! c'est le mot de tous ceux qui se proposent d'aller en France.

Pourquoi l'année prochaine ? c'est évidemment à cause de l'exposition qui, malgré tout, sera un succès, un immense succès, car la France veut faire des merveilles, et ceux qui ont assisté aux expositions de 1867 et de 1878 savent ce qu'elle peut réaliser de rêves quand elle l'a décidé.

Vous savez tout ce qu'on a dit pour et contre ce grand projet, et je ne veux pas ouvrir de nouveau le débat ; ce qu'il est important de savoir, c'est que la chose aura lieu et que l'on se passera très bien de la présence des Allemands et des gens qui ne veulent pas y figurer.

Que l'idée soit bonne ou mauvaise, je m'en moque comme d'une guigne, car les plus mauvaises idées sont souvent les meilleures, puisqu'elles font ressortir les bonnes.

Si chacun n'aurait même que de bonnes idées, tout le monde s'en plaindrait sans doute, et la vie serait d'une monotonie désespérante.

La France offrira l'année prochaine une fête splendide au monde entier, et les hommes qui sont souvent plus sages que les gouvernements s'empresseront d'y assister pour s'instruire et constater les progrès intellectuels et matériels de l'humanité. Quant à ceux qui, de parti pris, ne voudront pas y aller, grand bien leur fasse !

. Si une nation décidait de fêter l'anniversaire, le centenaire ou le millénaire quelconque du péché d'Adam, je ferais tous mes efforts pour assister à la fête, bien que notre premier père se soit très mal conduit et qu'il soit cause de tous nos maux.

Il faut accepter les faits tels qu'ils sont et ne pas trop s'épuiser à récriminer contre le passé, sous peine de devenir ridicule.

Adam a eu tort de manger la pomme, d'accord,

mais c'est un fruit que les Canadiens aiment beaucoup, et j'en connais peu qui refusent d'y mordre. C'est peut-être pour cela que je me suis si disposé à absoudre le mari d'Eve

Certains gens, cependant, se refusent à aimer le moment présent et persistent à n'avoir de sympathies que pour le passé, et, en les entendant, je me rappelle toujours cette femme qui rappelait les fureurs de son premier mari et,

Moitié riant, moitié rêveuse,

Elle ajouta ce mot charmant :

Oh ! c'était le bon temps ; j'étais bien malheureuse !

Quoiqu'il en soit et quel que puisse être le microbe qui pervertisse la cervelle de ces Héracrites, je les plains et n'envie nullement leur rôle de bâtons dans les roues.

. Si tous ceux qui se proposent d'aller en France l'an prochain donnent suite à leur projet, il est certain que notre mère-patrie sera trop petite pour recevoir tous ses visiteurs, et ce serait alors le moment d'effectuer la réalisation d'un rêve que je caresse depuis longtemps.

Les relations sont aujourd'hui si faciles et le besoin de voyager devient si grand, que les peuples devraient changer de place pendant quelques mois.

Ne serait-il pas facile de s'arranger, avec certaines familles françaises, en leur disant :

— Nous avons envie d'aller voir votre pays comme vous souhaitez visiter le nôtre, faisons une affaire ; embarquez-vous, venez ici, prenez ma maison, cédez-moi la vôtre, et nous nous trouverons tout installés et à notre aise. L'échange durera deux mois, trois mois, à votre gré.

Ne serait-ce pas charmant que de pouvoir penser en partant :

— Je n'ai à me préoccuper de rien, ni de choix d'hôtel, de servante, etc. Tout est près là-bas, on m'attend et je vais entrer chez moi.

Et quels résultats ne pourrait-on pas obtenir par suite des réflexions que l'on se ferait mutuellement après avoir ainsi pénétré dans la vie intime les uns des autres ; quelles amitiés naîtraient, quelles bonnes relations et... quelles haines pourraient-elles être ?

Ce rêve deviendra cependant réalité un jour, car les hôtels deviennent trop absorbants et trop ruineux, et le jour où les hôteliers seront forcés d'abandonner leur commerce de marchands de soupe, de sommeil et de whiskey, la fortune publique n'en sera que plus grande.

Enfin ! c'est un projet, idiot pour le moment, excellent peut-être dans l'avenir.

. Quelque chose de plus idiot encore cependant, à mon avis, une chose criminelle même, c'est l'habitude qu'ont, malheureusement dans notre pays, beaucoup de mères de famille de vouer leurs enfants à une mort presque certaine ou tout au moins à des maladies sérieuses, en leur donnant des sirops opiacés afin de les faire dormir.

C'est bien mal comprendre ses devoirs que d'en agir ainsi.

Je trouve dans la *Gazette Médicale*, de Montréal, un excellent article sur ce sujet, par le Dr J. Asselin, et j'en détache un passage dont la lecture pourra être utile à plus d'une lectrice du MONDE ILLUSTRÉ :

« Pourquoi les bonnes, mais imprudentes mères, donnent-elles à leurs bébés ce qu'elles appellent généralement des gouttes ? La réponse est assez facile : « Mon enfant ne fait que pleurer, crier, il nous fait passer des nuits blanches, et mon mari, après sa journée de travail, est bien aise de se reposer et souvent celui-ci me dit : donne lui donc quelque chose pour le faire dormir ; je suis, à la fin, agacé de ces cris continuels, fais les donc cesser. » — Quoi donner, sinon des gouttes ? — La voisine, dit le père, a fait prendre je ne sais combien de bouteilles de tel ou tel sirop, et vois comme ses enfants se portent bien.

« Oui, mais ce père oublie que sur dix ou douze enfants, il ne lui en reste que trois ou quatre, les autres étant morts dans les premiers mois de leur existence. Je ne veux pas dire, ni même insinuer, que ces fameux sirops sont toujours coupables, mais malheureusement, quand ils ont été introduits dans la famille, ils sont toujours redou-

tables et ils doivent au moins expliquer leur présence dans la maison. Il est en général, plus que probable qu'ils ont été des aides dangereux dans ces tristes circonstances. Cette funeste habitude s'acquiert d'une manière facile.

« Au début, les gouttes produisent un effet magique. Cet enfant qui, tout à l'heure criait, comme disent les parents, à fendre l'air, se calme et s'endort. Pendant ce temps-là le père et la mère se livrent de leur côté au sommeil. Oh ! quel merveilleux sirop disent-ils. Oui, mais que se passe-t-il chez l'enfant ? Ce calme trompeur que nous lisons sur sa figure n'a pas longue durée. Il dort mais son sommeil est agité, il a des soubresauts. Il dort mais forcément d'un sommeil fatigant ; voyez sa figure le lendemain matin, elle est pâle, les yeux sont abattus, les paupières sont boursoufflées, les traits sont tirés, la tête est lourde, appesantie ; en un mot, l'aspect général indique le malaise et la fatigue. Les crises, la veille au soir, l'opium avait modérés, empêchés, reparaisent plus aigus, plus stridents. Ce sommeil peu réparateur rend durant le jour les enfants maussades, insupportables, et pour avoir de nouveau la paix, on a recours de nouveau aux gouttes.

« La mère s'en réjouit ; elle pourra faire son ouvrage et elle ne sera pas troublée par les impatiences de son mari. Le soir, la scène de la veille se renouvelle ; mais ici il y a une variante, le nombre des gouttes est augmenté : « Il dormira plus tranquille peut-être, ce pauvre petit ! » Et ainsi de suite jusqu'à ce que les parents nous disent : « Je ne compte plus maintenant, docteur, je donne à peu près. »

« Cet à peu près est terrible, et je n'ose m'arrêter à cette pensée qu'un grand nombre d'enfants ont été de cette manière involontairement empoisonnés. »

Tout cela est très vrai ; mais, malgré tout l'amour que peut ressentir une mère pour son enfant, l'habitude l'emporte, et ainsi que l'a dit Bossuet : « L'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment. »

. Qui croirait que de nos jours encore on voit se renouveler les horreurs de la traite des esclaves, comme au bon vieux temps, que regrettent certaines personnes.

Et cependant cela est si vrai que le cardinal Lavignerie, le vénérable prélat de l'Afrique française, vient de se rendre à Rome afin d'exposer au pape certains faits qui ne laissent aucun doute sur la manière dont se conduisent certains potentats dans l'intérieur de l'Afrique.

Le trafic des esclaves, au lieu de diminuer, augmente, et des centaines de mille de ces infortunés sont vendus chaque année par les Arabes.

Le traitement qu'on leur inflige pour les conduire, du lieu où ils ont été enlevés au marché, est horrible, et ceux qui sont trop faibles pour suivre la caravane sont impitoyablement massacrés.

Léon XIII, après avoir entendu le rapport du cardinal de Lavignerie, a pris immédiatement la décision d'employer tous les moyens en son pouvoir pour réprimer ces horreurs ; il espère que l'indignation de l'Europe obligera les autorités égyptiennes et surtout le sultan de Zanzibar à prendre des mesures rigoureuses contre la traite, et si ce dernier était rendu responsable du trafic des esclaves qui se fait ouvertement dans ses domaines, l'état de choses actuel changerait promptement.

Vous voyez que la situation est grave, et il est à désirer que l'appel fait par l'Eglise aux différentes puissances européennes sera entendu.

Léon Ledieu

L'ami qui s'abstient de rendre de petits services, se réservant pour les grands, est comme un mauvais riche qui, avec des billets de cent dollars en poche, se dispense de donner un sou à un pauvre.—G. M. VALTOUR.



LA BATAILLE DE SAINTE-FOY (*)

Québec était aux mains des troupes d'Angleterre.
 Depuis que les frimas avaient durci la terre,
 Nos canadiens, couverts de sordides haillons,
 Exténués, formaient de nouveaux bataillons.
 Cinq ans de durs combats, de luttes incessantes
 Avaient désagrégé leurs cohortes, puis-antes
 Par la valeur surtout. On était à la fin
 De l'hiver. Epuisés de fatigue et de faim,
 Ces preux avaient encor la menace à la bouche.
 Chacun voulait brûler sa dernière cartouche
 Et disputer, quand même, aux nouveaux arrivés
 Sa demeure et ses champs à moitié cultivés.

Tandis que nos colons défendaient la frontière
 O honte ! on avait vu l'engeance tripotière
 Qui composait la cour de l'infâme Bigot,
 Pressurer le pays, s'arrondir un magot,
 Thésauriser au prix de la longue souffrance
 D'un peuple, et s'acheter de beaux châteaux en France.
 Le brave paysan, victime de ce vol,
 N'en persistait pas moins à défendre le sol
 Qu'il avait défriché, qu'il laissait sans culture.
 Ignorant où les siens prendraient leur nourriture,
 Il se précipitait à l'appel du devoir,
 Sourd aux pressentiments qui lui faisaient prévoir
 La misère au logis.

Si la ferme en ruine
 Rapportait quelques grains, la vaillante héroïne,
 Qui la cultivait seule et piochait sans repos,
 Se voyait rançonner par les leveurs d'impôts.

On savait tout cela dans le pays mais, comme
 L'Anglais nous attaquait, on ne vit pas un homme,
 Parmi tous ces soldats obscurs déguenillés,
 Préférer au bivouac ses champs ensemoisés.
 Tout homme était soldat pendant ces jours d'alarmes ;
 Des gamins de douze ans portaient déjà les armes ;
 L'aïeul, le petit-fils, marchaient au même rang.
 On avait rationné tout ce peuple mourant ;
 Le pain manquait partout excepté chez les traîtres
 Qui faisaient bonne chère et gouvernaient en maîtres.
 Au sommet l'infamie et la cupidité,
 Ailleurs le dévouement et l'intrépidité.

Quand du fameux Bigot l'immonde satrapie
 Se gavait, l'hôpital n'avait pas de charpie.
 Pour donner aux blessés les premiers pansements,
 On déchirait le linge et les sous-vêtements
 Que l'épouse ou la sœur d'un soldat de milice,
 Ou la religieuse apportaient à l'hospice.
 Des artilleurs prenaient leur chemise en haillons
 Et leur vieux drap de lit pour bourrer leurs canons.

Lorsque le vieux Québec avait ouvert ses portes,
 La foule agonisait. Les âmes les plus fortes
 Redoutaient un hiver sans pain et sans abri ;
 Les enfants grelottaient sous le ciel assombri
 Et cherchaient à travers les débris de murailles
 Un remède à la faim qui rongeaient leurs entrailles :
 Le général anglais eut la compassion
 D'ordonner que l'on fit la distribution
 Des vivres aux vaincus. C'était agir en homme,
 Et Murray valait bien maître Bigot en somme.
 Comme on approuvait fort ce trait d'humanité,
 Chacun lui promettait qu'il serait bien traité
 Lorsqu'on aurait vengé la sanglante défaite
 Des plaines d'Abraham. Or, sans être prophète,
 On pouvait pressentir que le drapeau français
 Ne serait plus ici témoin de nos succès.

Les cœurs endoloris étaient remplis de rage.
 Puisant dans les revers un regain de courage,
 On voulait triompher par un sublime effort,
 Ecraser les Anglais sous les murs du vieux fort,
 Humilier encor l'Angleterre orgueilleuse
 Et venger l'étendard de la France oublieuse.

Dès le vingt-huit avril, sept mille vétérans,
 Epaves des grands jours, avaient repris leurs rangs.
 C'était à peu près tout l'effectif disponible.
 Par trois jours et trois nuits d'une marche pénible,
 Dans la neige et la boue à travers les forêts,
 Sur des chemins affreux, à travers les marais,
 Ils avaient pu franchir, torrents, mornes, coulées.
 Bravant froid, givre, faim, averses, giboulées,
 L'œil en feu, le cœur ferme, ils venaient d'arriver
 En face des hauteurs qu'il fallait enlever.

* Dernier combat livré aux Anglais par les troupes françaises et les milices canadiennes. Les descendants des hommes qui ont remporté cette brillante victoire ne sauraient être considérés comme un peuple conquis.

M. Rémi Tremblay a écrit la pièce suivante pour son prochain volume de poésies, *Coups d'aile et coups de bec*, actuellement sous presse.

Les plaines d'Abraham qui s'offraient à leur vue,
 Rappelaient aux anciens la défaite imprévue
 Qui naguère avait mis leurs rangs en désarroi ;
 Ils gravissaient les bords du plateau Sainte-Foy.
 Ils voulaient traverser l'ancien champ de bataille,
 Où leurs vieux compagnons fauchés par la mitraille,
 Avaient laissé leurs os ; ils venaient les venger,
 Attaquer le vieux fort et chasser l'étranger.

Mais le bouillant Murray, qu'on n'avait pu surprendre,
 Était sorti des murs pour venir les attendre.
 Adossant ses soldats aux Buttes de Neveu,
 Aux nombreux artilleurs il commanda le feu.
 Les nôtres arrivaient sans leur artillerie.
 Des grenadiers français la phalange aguerrie
 Soutint le premier choc de nombreux bataillons.
 Trainés par nos soldats, seuls, trois petits canons
 Avaient pu traverser les marais de la Suède.
 L'avant-garde grimpa la pente abrupte et raide,
 Débouchait sur le bord du plateau, quand Lévis
 De se rompre en deux corps lui fit porter l'avis.

L'un des détachements se porte vers la route ;
 L'autre, allant vers la droite occupe la redoute,
 Ouvrage des Anglais couvrant l'Anse au Foulon.
 S'adossant au moulin de la ferme Dumont,
 La moitié d'avant-garde, appui de l'aile gauche,
 Résiste bravement sous le feu qui la fauche.
 La redoute attaquée, à droite, en fait autant.

Puis, sur l'ordre du chef, toujours en combattant,
 En bon ordre on rejoint les vaillants camarades,
 Calmes sous les obus comme aux jours de parades.
 Qui débouchaient alors sur le terrain boueux.

Lévis, pour ménager ces soldats généreux,
 Leur avait commandé d'abandonner leur prise.
 Bientôt, les a-saillants, qu'un premier succès grise,
 Les serrant de trop près, vont tomber sous le feu
 Des renforts accourus. Aux Buttes de Neveu,
 Comptant plus que jamais sur son artillerie,
 Murray donne pour ordre à chaque batterie
 D'accélérer le tir et de bien mitrailler
 Certain bout de chemin qu'il voudrait balayer.

" C'est par là que nous vient, dit-il, la caravane
 Des Français. Poussez-moi cela dans la savane
 Ces paysans venus à travers les marais,
 Il faut les refouler dans leurs sombres forêts.
 Ces affamés chez nous voudraient faire ripaille,
 Nous allons leur servir un repas de mitraille,
 Et le tailleur qu'il faut à ces déguenillés
 C'est un bon fossoyeur ; ils seront habillés. "

Il dit et vingt éclairs aux flammes meurtrières
 Jaillirent à la fois. Nos cohortes guerrières
 Se voyaient décimer et ressортаient leurs rangs.
 Dominant le tumulte et les cris des mourants,
 Le bronze mugissait à de courts intervalles.
 En face du moulin, ceux qu'épargnaient les balles
 S'abattaient écrasés par la trombe de fer
 Que les canons crachaient avec un bruit d'enfer.

Les cadavres français jonchaient déjà la plaine
 Le chef de l'avant-garde est tombé dans l'arène,
 Mais ceux qu'il commandait n'en sont pas alarmés ;
 Chez ces vieux vétérans, à vaincre accoutumés,
 Chacun peut au besoin commander une escouade.
 Attaquant à leur tour malgré la canonnade,
 Ils acculent l'Anglais au pied d'un mamelon
 Et chassent l'ennemi de la ferme Dumont.
 On les déloge encor, mais la charge brillante
 Recommence, et voici la cohorte vaillante
 Bel et bien installée à l'abri du moulin !

Grâce à ce beau succès, Lévis sur le terrain
 Avait pu déployer le reste de l'armée ;
 La ligne de bataille avait été formée.
 Alors, de Canadiens un double bataillon
 Dût reprendre d'assaut la redoute au Foulon.
 Sortant d'un bois touffu, la phalange intrépide,
 Après quelques instants d'une course rapide,
 Franchit l'épaule, saute dans les fossés ;
 Par les coups de mousquets, les crânes fracassés,
 Répandent sur le sol des débris de cervelle.
 Piétinant dans la boue et le sang qui ruisselle,
 On se bat corps à corps ; le poste est emporté
 Et l'ennemi battu s'enfuit épouvanté.

A droite, nos soldats occupaient la redoute,
 A gauche, le moulin qui commandait la route.
 Les canons foudroyaient ces deux points opposés ;
 Mais, voyant ses efforts partout neutralisés,
 Murray veut enfoncer le centre de l'armée.
 Une masse compacte, à travers la fumée,
 Accourt, et des Français les feux de pelotons
 N'ont pu rompre l'élan des rouges bataillons,
 Lorsqu'un détachement choisi dans la milice,
 Pour ralentir le choc, s'avance dans la lice.
 Ils sont de Montréal ces solides gaillards
 Et le désir de vaincre allume leurs regards.
 Ils restent de pied ferme au milieu du carnage ;
 Quand les rangs sont broyés, redoublant de courage,

On referme la brèche et bientôt les Français
 Se sont fait un rempart de cadavres anglais.
 Des braves Canadiens le commandant succombe ;
 Il est enseveli sous l'humaine hécatombe.
 Ainsi de Montréal, le brave régiment
 Au colonel Réaume érige un monument.
 Le sang coule à grands flots ; il détrempe la fange.
 Rien ne fait reculer l'héroïque phalange
 Qui, derrière un rempart de cadavres fumants,
 Fusille les Anglais de colère écumeants.

Pendant qu'on repoussait l'impuissante furie
 Des rouges fanta-sins, contre l'artillerie
 Nos braves miliciens se déployaient ailleurs ;
 Près des bouches à feu, chacun des tirailleurs
 S'abat, le canon gronde ; alors il se redresse,
 Fusille, à bout portant, l'artilleur sur sa pièce.

Grâce à ce mouvement subit inopiné,
 Pour la dernière fois le bronze avait tonné
 Sur le chemin Saint-Jean. Les pièces enclouées
 Ne pouvaient plus servir. En s'ouvrant des trouées
 A travers les Anglais qui barraient leur chemin,
 Nos tirailleurs allaient délivrer le moulin
 Des engins meurtriers qui le battaient en brèche.

Ils prennent les canons ! Maintenant rien n'empêche
 D'envelopper Murray comme dans un filet
 C'était précisément ce que Lévis voulait.
 Le Royal-Roussillon pousse à la baïonnette,
 Enfonce l'aile gauche anglaise et ne s'arrête
 Qu'aux Buttes de Neveu.

Les Anglais repoussés,
 Voyant qu'on harcelait leurs groupes dispersés,
 Abandonnent leurs morts. Leur déroute est complète.
 Le régiment chargé de couper leur retraite
 Dirige ses efforts vers un autre côté ;
 Un ordre mal compris ou mal exécuté
 Donne à Murray le temps de rentrer dans la ville.

Hélas ! ce bel exploit devait être inutile
 Et ces héros, pour prix de leurs mâles vertus
 Furent livrés à ceux qu'ils avaient combattus.

Rémi Tremblay

Montréal, août 1888.

ÉTYMOLOGIE

RIMOUSKI



On ne s'accorde pas sur l'étymologie du mot Rimouski. Mgr Charles Guay, qui a souvent eu occasion de rencontrer des Micmacs, dit que Rimouski est un mot micmaque, signifiant *Rivière de Chien*. Les Sauvages ont l'habitude de nommer les endroits où ils séjournent d'après les incommodités ou les avantages qu'ils y éprouvent. Or, le fleuve Saint-Laurent entre la terre ferme et l'île Saint-Barnabé n'étant pas navigable à marée basse, les Sauvages éprouvaient un certain mécontentement de ce retard ; de là *Rivière de Chien*.

D'un autre côté, Mgr Tanguay veut que le mot Rimouski signifie *Terre à l'Original*. Pour appuyer sa prétention il ajoute que, dans les premiers temps de la colonie, l'original se trouvait en très grande abondance à Rimouski. Aussi, le chasseur, après quelques heures de courses à travers les bois, revenait à son logis toujours chargé des dépouilles de cet animal, et de là *Terre à l'Original*.

L'étymologie la plus acceptable, à notre humble avis, est celle donnée par Mgr Lafleche, qui possède à fond plusieurs dialectes indiens. Rimouski, selon Sa Grandeur, est un mot de la langue des Sauteurs et signifie *demeure du chien*. De *Animousk*, chien, et *Ki-ou-gi*, demeure. En changeant n en r, on aura *Arimouski*, *maison du chien*.

Les Sauvages découvrirent, dans leurs courses à travers les bois, plusieurs tanières habitées par des animaux sauvages ressemblants beaucoup à nos chiens d'aujourd'hui. Les Sauvages, voyant ces tanières, auraient nommé cet endroit *Rimouski*, *demeure du chien*.

HECTOR SERVADIC.

L'ivresse voile le regard, altère la claire perception de la réalité ; elle fait oublier à ceux qui gouvernent les leçons du passé.—G. ROTHEAN.



M. Le Herisse. Les médecins.

M. Clémenton. M. Laisant. Général Boulanger.
LE DUEL BOULANGER-FLOQUET

M. George Penn. M. Floquet.

L'ABBÉ THOMAS MOREAU

ÉTAIS à causer, l'autre jour, avec un ami sur notre bon vieux temps de collège, ce second foyer paternel du jeune homme.

Bien des souvenirs, relatifs aux personnes et aux choses, se présentent à notre esprit durant la conversation : les événements plus ou moins importants qui avaient eu lieu durant notre cours d'études, les promenades au Lac et les glissades à la Croix, les tournois aux jeux de paume et de barre, les séances académiques, enfin les élèves qui s'étaient le plus signalés par leurs talents et par leurs succès.

Entre autres personnages dont nous aimions à évoquer le souvenir, était l'abbé Moreau, qui figure en tête de cet article. On s'accordait tous deux, mon ami et moi, à dire que cet abbé était la figure peut-être la plus remarquable de toutes celles qui ont passé sous le toit du séminaire de Nicolet. Puis on regrettait cette mort prématurée arrivée dans la force de l'âge et du talent. Quelle belle partie de sa carrière encore à parcourir ! Quel bien n'eût-il pas fait dans l'espace de vingt ans ! Un autre regret se mêlait à celui-là : on trouvait que cet homme si distingué n'avaient pas encore reçu un hommage digne de sa valeur et de son mérite. Quelques plumes avaient bien décerné à la hâte des louanges certainement justes ; mais ces notices manquaient d'ordre, n'avaient pas de vue d'ensemble, et plusieurs traits de la vie de l'illustre professeur du séminaire de Nicolet avaient été laissés dans l'ombre ou n'avaient été qu'à demi dessinés.

À la suggestion pressante de mon interlocuteur ami, je viens donc essayer ici de remplir cette lacune.

Je ne le fais pas, toutefois, sans éprouver un sentiment d'inquiétude ; car, d'un côté, je connais le haut mérite de notre cher ami défunt, et de l'autre je connais aussi mon peu de titres à entreprendre une pareille tâche. N'importe, je tente l'aventure, guidé par un sentiment d'amitié et de justice. Heureux et bien récompensé serais-je si je puis intéresser quelque peu les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, ainsi que les chauds et nombreux amis de l'illustre défunt.

L'abbé Moreau était un de mes contemporains de collège. Je me rappelle encore la sensation que fit son entrée dans le séminaire. Il n'avait pourtant pas un extérieur bien imposant ; c'était le contraire plutôt qui se faisait remarquer. Mais il était reconnu déjà pour un élève intelligent, même très intelligent. L'avenir confirma bientôt les dires de la renommée.

Il se plaça tout de suite à la tête de ses confrères, et fit deux classes en une seule année. Il répéta le même jeu l'année suivante. Dans ces deux années, il manifesta une intelligence supérieure dans l'étude et la connaissance des langues latine et grecque.

Arrivé en belles-lettres, il montra son aptitude pour la composition littéraire, et toujours, dans les concours hebdomadaires, il arrivait au premier rang. Aussi, ses confrères avaient fini par ne plus compter avec lui. Ils tâchaient de lutter entre eux, et lorsque l'un d'eux s'élevait au second rang de la classe, il se croyait au pre-

mier. Leur condisciple était donc regardé comme tout à fait hors de concours.

En science, en philosophie intellectuelle surtout, notre ami donna la mesure de son intelligence distinguée. Il dévora les cours classiques qui étaient dans les mains des élèves, et fit voir bientôt à ses professeurs qu'il fallait à cette vaste intelligence des études plus étendues, plus sérieuses.

Son cours d'études fini et ayant décidé d'entrer dans l'état ecclésiastique, les messieurs du séminaire s'empressèrent de lui offrir l'enseignement dans une classe. Mais l'embarras était grand. Quelle classe lui donner ? Celle des lettres ou celle des sciences ? Il était extrêmement apte à enseigner dans les deux genres. On se décida pour la première. Il fut successivement professeur de belles lettres et de rhétorique.

Ayant alors la liberté de regarder dans les grands cours de littérature de la bibliothèque du séminaire, il parcourut rapidement tout ce champ des lettres : La Harpe, Le Batteux, Rollin, Quintilien, Blaire, Mgr Dupanloup et plusieurs autres

dans les lettres, on jugea à propos de lui confier l'enseignement important de la philosophie intellectuelle. Le vaillant professeur accepta volontiers la position nouvelle, et se livra avec un redoublement d'ardeur à l'étude de la philosophie.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les cours classiques modernes, et les avoir scrutés et analysés, il ne se sentit pas satisfait. Il lui fallait quelque chose de plus complet, de plus étendu, de plus élevé. Il ouvrit donc le livre du philosophe des philosophes, le livre du théologien des théologiens, la fameuse *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

À peine eût-il entrevu le plan de cet incomparable ouvrage—l'existence de Dieu, le mouvement de l'âme vers Dieu, le Christ, voie par laquelle l'âme s'élève et s'unit à Dieu—à peine, dis-je, eût-il entrevu ce magnifique plan de la Création et de la Rédemption, véritable clef du mystère de la vie, qu'il fut ravi et tourmenté d'une faim et d'une soif de l'étude de saint Thomas, telles qu'il en perdait presque le boire et le manger.

Il était constamment préoccupé de sa chère *Somme*. Il avait toujours le regard de la pensée vers ces horizons splendides de la vérité et de la foi. Il ne parlait plus enfin que de saint Thomas...

Il me disait souvent : « Mon cher ami, vous ne sauriez croire combien cette étude me fait du bien. Non-seulement j'y acquiers des connaissances et des lumières pour mon esprit, mais j'en retire encore un grand amour pour Dieu. Jamais je ne me suis senti aussi dévôt. »

Aussi, quand l'occasion s'en présentait, qu'il était beau de lui entendre développer une thèse de la *Somme* ! Son œil s'animaient, sa voix s'élevait graduellement, sa figure, d'ordinaire terne, pâle, se colorait quelque peu, sa phrase prenait une allure éloquente, et l'on restait sous le charme de cette effusion savante.

Quelquefois, dans un cercle de confrères ou d'amis, la conversation tombait sur quelque sujet d'histoire, de philosophie, de théologie, de politique, etc., etc., chacun prenait part à la conversation, émettait son avis.

L'abbé, placé dans un coin de la salle, suivait silencieux les commencements de la joute. Lorsqu'il venait à remarquer quelque appréciation risquée, boiteuse, il entrait tout doucement dans l'arène, et tontait avec calme de rectifier l'avancé. Si l'interlocuteur avait le courage de regimber quelque peu, l'abbé, de son côté, augmen-

tait quelque peu le ton et serrait de près son raisonnement. À ce moment là, plus d'un discutant se retirait de la lutte ; on écoutait avec surprise et intérêt l'explication lumineuse donnée par le savant professeur. Et si, par malheur pour un ou deux champions qui osaient résister, la discussion menaçait de se prolonger, alors le célèbre abbé donnait un fort coup d'aile et s'élevait à des démonstrations d'une grande hauteur. Il déployait toutes les ressources de son savoir : l'histoire, la philosophie, la théologie, la poésie, étaient tour à tour exploitées, suivant le sujet et le besoin, d'une manière admirable, et bientôt les derniers lutteurs succombaient... La voix seule du redoutable athlète se faisait entendre, et alors se vérifiait le fameux vers de Virgile :

Conticure omnes, intentique ora tenebant.

Heureux encore les témoins du spectacle, lors-



L'ABBÉ THOMAS MOREAU

dont les noms m'échappent. Il apprit par cœur une grande partie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Bossuet et de Fénelon.

Aussi, après deux ou trois ans d'enseignement, c'était prodigieux de l'entendre dissertar sur la littérature.

Les élèves, qui ont fait sous sa direction leurs cours de belles-lettres et de rhétorique, ne tarissent pas en éloges sur les explications et les conférences magistrales qu'il leur donnait.

Avec cela notre abbé s'exerçait aux compositions en vers et en prose. Il écrivait à un ami aussi facilement dans la langue des Dieux que dans celle des simples mortels ; et les vers latins, voir même grecs, tombaient de sa plume comme les vers français.

Après une douzaine d'années d'enseignement

qu'ils avaient pu saisir toute la suite et tout l'enchaînement de la savante réplique !

L'abbé Moreau avait une de ces organisations exceptionnelles qui se rencontrent de temps à autre à de rares intervalles. Il réunissait un nombre remarquable de qualités diverses, même opposées. Quand deux ou trois de ces talents se trouvent chez un individu, on le remarque, on le signale. Il passe pour un homme plus qu'ordinaire.

Mais que dire d'un homme qui aborde tout à la fois avec succès : philosophie et musique, peinture et linguistique, histoire, théologie, botanique, voire même *photographie* ? C'est quelque chose de merveilleux !

Comment expliquer ce mystère d'un philosophe qui, après s'être longtemps absorbé avec délices dans l'étude sèche des principes de la logique ou de la métaphysique, se livre ensuite avec plaisir à l'étude sentimentale de la musique ? Comment expliquer le mystère d'un homme qui laisse la palette du peintre, qu'il affectionne, et avec laquelle il fait d'excellents tableaux, pour se jeter avec passion sur l'étude d'une langue étrangère, comme l'italien, l'allemand, le grec, le latin, l'hébreu, l'abénaquis ?

J'ai souvent surpris notre abbé à lire des ouvrages d'astronomie en langue italienne. Il possédait cette langue à tel point qu'il traduisait, il y a quelques années, pour les journaux du pays, de longs et savants articles de la *Civiltà Cattolica*.

On a dit et on redit encore que la faculté dominante de notre ami était un esprit philosophique, c'est possible. Je crois cependant pouvoir affirmer, de mon côté, que le sentiment artistique existait chez lui à un haut degré. A voir les peintures qu'il a exécutées, et la manière dont il touchait l'orgue, on peut conjecturer avec raison que, sous des maîtres et avec un long travail, il serait allé très loin dans ces deux arts.

En entrant dans sa chambre, on se serait cru dans l'atelier d'un peintre de profession. On voyait, suspendus aux murs, de jolis et gracieux paysages de Nicolet, dus à son inspiration et à son pinceau. On remarquait aussi une belle copie d'une des Vierges de Raphaël, et une autre de sainte Thérèse, toutes deux faites de sa main.

Quelqu'un lui ayant demandé un jour où il avait étudié la peinture, il répondit avec un petit air moqueur « qu'il n'avait rien appris de personne, et qu'en conséquence il devait avoir la gloire d'une seconde invention de cet art. »

Sur l'orgue ou sur le piano, il exécutait des pièces passablement difficiles. Il se faisait remarquer surtout par certaines improvisations heureuses, qui décelaient chez lui une veine riche, comme dit Horace. Il lisait très facilement la musique et goûtait vivement la beauté musicale des grands maîtres. Il avait étudié Mozart, Haydn, Beethoven, Handel, Rossini, Mendelssohn, etc., etc. Il dissertait sur le mérite et le caractère de chacun comme sur les principes de la *Somme*, comme sur le mécanisme des langues. Il paraît qu'il avait aussi fait l'essai du royal instrument nommé violon. Mais il n'avait pas réussi là comme sur le clavier.

Il me disait, un jour, qu'il avait essayé de jouer de l'archet, mais que, ne se sentant pas dans le temps de dispositions pour cet instrument, il remettait à le faire *plus tard*. Heureusement qu'il est mort sans avoir accompli son projet !...

A suivre

NOS GRAVURES

LE DUEL BOULANGER-FLOQUET



LA suite de l'incident qui se produisit à la Chambre des Députés—incident dont nos lecteurs connaissent les péripéties—M. Floquet, président du Conseil des ministres, constitua pour témoins MM. Clémenceau et Périn, députés. Ceux-ci se mirent en correspondance avec MM. Le Hérisse et Laisant, représentant le général Boulanger, et, d'un commun accord, il fut décidé qu'une rencontre était inévitable.

Le combat fut fixé au lendemain matin, à dix heures, dans la propriété de M. le comte Dillon, ami intime du général, et l'arme choisie, l'épée.

Ce duel, ainsi qu'on le sait, a eu pour le général une fatale issue.

Voici comment les choses se sont passées : Les deux adversaires sont arrivés quelques minutes avant dix heures, accompagnés de leurs témoins. Le général Boulanger avait amené avec lui le Dr Labbé, et M. Floquet le Dr Monod, chirurgien.

La rencontre a eu lieu au fond du jardin, dans un endroit qui sert de manège à M^{me} la comtesse Dillon. Le sort avait placé le général au milieu du manège, tournant le dos à la maison d'habitation. La direction du combat était échue à M. Laisant. Les épées de M. Floquet furent mises en main des combattants.

Les témoins du président du conseil avaient exigé que les adversaires fussent obligés, après le fer croisé, avant le commandement : « Allez, messieurs, » de faire un pas en arrière ; mais le général Boulanger, sans se conformer à cette convention, a chargé M. Floquet avec une ardeur voulue.

M. Boulanger, en effet, avait déclaré d'avance qu'il voulait un combat sérieux, et qui ne se terminât pas par une piqûre légère—et selon la formule—sur l'avis des médecins. Il avait, en outre, fait déclarer par ses témoins qu'il ne voulait pas de réconciliation après le combat.

M. Floquet, dont l'attitude a été d'une correction indiscutable, a montré qu'il avait une grande habitude de tirer. En effet, avant de prendre l'épée, il a fait plusieurs appels du pied en tâtant le sable, qui rendait le terrain très mauvais.

L'attaque a été tellement violente que M. Boulanger, d'une part, a glissé et est presque tombé à genoux, pendant que M. Floquet perdait l'équilibre. Quand on a remis en position les deux champions, le général était blessé à la main et M. Floquet à la jambe.

Les épées étant fausses, on a dû prendre celles apportées par le général Boulanger pour continuer le combat. A la deuxième reprise, le général Boulanger a bondi de nouveau sur M. Floquet.

M. Floquet a été touché à la fois au-dessus du sein droit et à la main gauche, et c'est en parant le coup droit que lui envoyait le général Boulanger qu'il a enfoncé son épée de sept centimètres dans la gorge du général, entre la jugulaire et la carotide. C'est le nerf phrénique, qui intéresse directement le poumon et le diaphragme, qui a été atteint.

L'épée est même restée dans la plaie. Malgré sa blessure, le général Boulanger voulait continuer.

— Je veux continuer... je veux continuer ! s'écriait-il.

Mais les médecins l'en ont empêché, et ses témoins l'ont conduit, la chemise inondée de sang, dans la demeure du comte Dillon, dont le blessé a pu franchir les six marches du perron.

A ce moment, les médecins ont dû intervenir énergiquement pour empêcher le général Boulanger de se faire transporter chez lui, rue Dumont-d'Urville.

Aujourd'hui, le général Boulanger est complètement remis de sa blessure et peut vaquer à ses affaires.

LES VOILÀ QUI PASSENT !

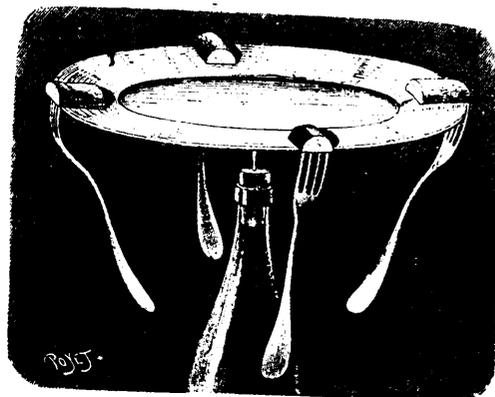
« C'est le maître d'école qui a fait la puissance militaire de l'Allemagne, » disait-on après Sadowa et après la guerre de 1870.

C'est sans doute en souvenir de cette appréciation tant de fois commentée que M. Jean Brunet a composé l'intéressante scène que reproduit notre gravure.

C'est à la fin de l'occupation prussienne, à l'époque de la délibération du territoire français : attirés par le bruit d'un régiment en marche, les enfants sortent de l'école, et, groupés autour de l'instituteur, ils regardent passer ceux qui ont écrasé leur père sous le nombre, ceux qui ont envahi le sol sacré de la Patrie.

Jamais ils n'oublieront ce spectacle ; jamais ne s'effacera de leur mémoire le souvenir de ce régiment vainqueur qui lourdement traverse la cité. Mille pensées se lisent sur leurs jeunes visages curieux ; l'angoisse patriotique, le désir de la vengeance, la volonté de travailler au relèvement de la France.

SCIENCE AMUSANTE



L'ASSIETTE SUR UNE AIGUILLE

Nous avons vu, dans les cirques et théâtres, les équilibristes faire tourner au bout d'un bâton pointu des assiettes, saladiers et autres ustensiles de ménage ; la plupart du temps ces objets sont en bois ou en métal, et leur équilibre, dû seulement à la force centrifuge, cesse dès que le mouvement de rotation n'est plus assez fort pour vaincre l'effet de la pesanteur.

Mais voici le moyen, pour nos lecteurs de la *Science Amusante*, de faire tenir une assiette en équilibre stable sur la pointe d'une aiguille, et même de lui imprimer un mouvement de rotation sur ce pivot délicat.

Fendez 2 bouchons suivant leur axe, et, à l'extrémité des 4 morceaux ainsi obtenus, plantez 4 fourchettes, formant avec l'entaille plane que vous avez faite un angle un peu inférieur à l'angle droit. Posez les 4 bouchons ainsi préparés tout autour de l'assiette, et à égale distance les uns des autres, en ayant soin que les dents des fourchettes s'appuient contre les bords de l'assiette, ce qui évite leur balancement.

Le système ainsi disposé pourra se tenir en équilibre sur la pointe d'une aiguille dont la tête aura été enfoncée dans le bouchon d'une bouteille ; en agissant avec précaution pour éviter tout glissement, vous pouvez imprimer un mouvement de rotation à votre assiette, qui tournera d'autant plus longtemps que le frottement est presque nul au point de contact avec l'aiguille.

LES PREMIERS SOINS

LE MAL DE MER

Symptômes.—Le mal de mer consiste en une série d'accidents (vertiges, pâleur, mal de tête, crachotements et salivation, sueurs froides, nausées, vomissements, angoisses et anxiété respiratoires, prostration extrême, etc.) qui affectent les nouveaux embarqués. Ces accidents ne sont point, en général, très grave par eux-mêmes ; on s'habitue peu à peu aux mouvements d'un navire. Toutefois, il y a des personnes qui ne cessent de vomir tout le temps qu'elles sont en mer ; chez elles, il peut se produire un état de marasme et de débilité inquiétant.

En attendant le médecin.— Faire un repas suffisant avant de s'embarquer, se serrer fortement la taille à l'aide d'une ceinture, garder au début la position horizontale, prendre du champagne frappé, du bouillon froid, des aliments légers ; s'accoutumer lentement, en se couchant de temps à autre, aux oscillations du navire. Nous avons vu deux ou trois pilules d'un centigramme d'extraît d'opium, prises à une heure d'intervalle, agir d'une manière avantageuse sur des sujets nerveux. S'il ne s'agit que d'une courte traversée, le chloral, à la dose de trois ou quatre grammes, paraît avoir une action salutaire et procure un sommeil qui n'est pas troublé.

LE BON CONSEILLER.

Les plus grands théâtres du monde sont : le Grand Opéra Hall, Nouvelle-Orléans, 2,500 personnes ; l'Académie de Musique de Paris, 2,100 ; Covent Garden, Londres, 2,684 ; La Scala, Milan, 2,113 ; Adelphi, Chicago, 2,238 ; Alexandria, Saint Pétersbourg, 2,330 ; Académie de Musique, New-York, 2,526 ; Théâtre de Boston, 2,972 ; Académie de Musique, Philadelphie, 2,865 ; Stadt-Theater, New-York, 3,000. Le Colysée de Rome pouvait contenir 80,000 personnes.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES, LA CONVERSATION — (Suite)

On ne peut, ainsi que quelques personnes le souhaiteraient, composer ici des phrases à l'usage de ceux qui font des visites, qu'ils apprendraient par cœur et qu'ils débiteraient de salon en salon. Ce serait la chose la plus sottise du monde et l'homme le moins intelligent, la femme la plus nulle seront plus intéressants en parlant selon leurs petits moyens, qu'en répétant à la façon des perruches — des phrases toujours les mêmes, alors qu'elles seraient encore tournées par le plus spirituel des académiciens.

Mais on peut tracer de grandes lignes qui aideront les gens à se diriger dans la conversation et, pour ce faire, nous prendrons les avis de quelques personnes aussi compétents qu'illustres.

Écoutez d'abord Shakespeare : "La conversation doit être, dit-il, amusante et gaie sans grossièreté, spirituelle sans recherche ni affectation, libre sans indécence, savante sans pédanterie ni suffisance, si on parle de choses récentes, actuelles, il n'y faut ajouter aucune invention. Telle conversation est trop rare, ajoute le grand écrivain anglais."

Souvent il arrive que de grands bavards, des gens trop loquaces s'emparent d'une personne de l'assemblée et lui tiennent de longs discours, malgré tous les efforts de l'infortuné pour y mettre fin. A ceux-là nous demandons de méditer un peu ce conseil de lord Chesterfield à son fils : "Ne retenez jamais personne par le bouton de son habit ou par la main pour vous faire écouter. Car si les gens ne veulent pas vous entendre vous faites mieux de retenir votre langue que de les retenir."

Si absurde, si polix, si ennuyeuse que soit la conversation engagée, ne manifestez aucune impatience pendant que les autres causent. N'interrompez jamais. Placez votre mot à propos, avec autant de brièveté, de clarté et d'élégance que faire se peut. Il est malséant de garder un mutisme obstiné, mais on n'est pas obligé de parler beaucoup. Et surtout il est très impoli de s'emparer de la conversation et de condamner toutes les autres personnes au silence. Tâchez de ne pas vous engager dans une discussion, si courtoise qu'elle soit. Cela ne veut pas dire que vous deviez cacher vos opinions. Ne dissimulez pas, c'est lâche ; mais n'essayez pas d'imposer vos idées ou de convaincre, cela n'appartient qu'à des gens extrêmement doués. Ne critiquez pas, si gentiment que vous puissiez le faire.

N'ayez pas l'air de noter les inéligances de langue chez les autres ; restez impassible en entendant commettre des fautes de grammaire et de français. En narrant, ne dites jamais : *Vous voyez, vous savez*. Ne prodiguez pas les *alors*. N'ayez pas l'esprit absent. Ne faites répéter que ce que vous n'avez pu entendre ou comprendre, et encore dans le cas seulement où vous avez à répondre. Ne commencez pas une conversation en parlant du temps. Ne parlez pas de vos affaires personnelles, ni de votre famille, ni de matières professionnelles ou tout autres auxquelles les gens présents ne peuvent rien entendre ou qui n'ont pas le pouvoir d'intéresser. Mais si on vous demande des lumières sur ce point, répondez avec obligeance, sans vous étendre indéfiniment. Ne sollicitez pas la confiance des autres, s'ils vous la donnent spontanément, n'en abusez pas. Avant de parler d'un défaut physique, voyez si, dans la compagnie, quelqu'un n'est pas affligé de ce défaut.

Ne vous plongez pas avec un autre visiteur dans un sujet de conversation que les autres ne pourraient comprendre, auquel ils ne pourraient prendre part. Ce serait aussi impertinent que de chuchoter. Ne parlez pas trop haut, mais d'une voix claire et distincte, ferme chez un homme, douce, distinguée chez une femme, musicale chez tous, ce qui s'obtient en modérant, en toutes occasions, les éclats de l'organe et en ne

laissant pas aller à l'apreté, à la sécheresse que la colère ou la mauvaise humeur communique à la voix. Il faut encore se garder d'émailler ses discours d'expressions étranges, cela sent l'affectation ; d'employer de grands mots pour désigner de petites choses ; de prodiguer les *parfaitement*, les *évidemment*, les *assurément*, etc., etc.

ANN SEPH.

CONNAISSANCES UTILES

Pour empêcher les brides de chapeau de se couper.— Cette recette est surtout excellente pour les rubans noirs. Faites tremper les brides dans un demi verre de vinaigre, faites-les sécher, elles seront après cela inusables.

Pour blanchir les mains.— Prenez une demie once de gomme de camphre, un demi-ounce de glycérine et une livre de suif de mouton, puis mélangez. Appliquez tous les soirs.

Conservation des cerises.— Un journal hollandais indique un procédé très simple de conservation de la cerise, ce joli fruit qui vient de faire son apparition. Nous le donnons pour ce qu'il vaut. Il est si facile à essayer. On met les cerises dans un flacon que l'on bouche hermétiquement et au bout de plusieurs mois on jouit de l'agréable surprise de les retrouver intactes, aussi belles et aussi succulentes qu'au moment de la cueillette.

Emploi du lait pour le nettoyage des taches d'encre et pour le nettoyage des gants.— Qui se douterait que le lait peut nous rendre tant de services de propreté ? Pour les taches d'encre fraîches, il faut plonger la tache dans le lait chaud, et l'y laisser tremper pendant plusieurs heures. Si elles sont anciennes il faut mettre toute l'étoffe qui entoure la tache dans le lait chaud. Il faut ensuite étendre l'étoffe sur une table et sur une serviette pliée en plusieurs doubles. Chaque tache est alors frottée avec un linge fin. Ne laissez pas sécher le lait sur l'étoffe sans frotter. Lavez à l'eau tiède si le laid a laissé une auréole.

Employez le même procédé pour les gants, les blancs surtout, en les frottant avec du lait tiède et ensuite avec une flanelle bien propre.

CHOSSES ET AUTRES

— Le surplus de la récolte du blé au Manitoba sera de 2,000,000 de boisseaux.

— Mœurs d'aujourd'hui. Deux dames causent : "J'ai une visite obligatoire à faire à Mme X..... Savez-vous à quelle heure on ne la trouve pas ? ? ?"

— L'ambitieux traite ses amis comme les bâtons d'une échelle : il s'y cramponne avec les mains pour monter, puis les foule aux pieds.

— Il y a en Russie environ trente grands ducs qui sont tous proches parents du czar. Chacun d'eux reçoit de l'Etat une pension annuelle s'élevant à \$80,000. La majorité de ces nobles possèdent de grandes fortunes.

— A l'exposition de Paris 1889, il y aura un globe de 130 pieds de circonférence qui donnera toutes les divisions géographiques du monde avec les découvertes modernes. Il y aura une galerie autour, et des professeurs pour expliquer le tout. Les différents pays seront en relief, et on épargnera aucun frais.

— Un prêtre français, dont les auditeurs étaient généralement peu nombreux, prêchait l'autre jour dans l'église de son village, quand la porte était ouverte, un jars, suivi de plusieurs oies, entre dans l'église et s'avance dans l'allée. Le curé, profitant de la circonstance, passe la remarque suivante : "Je ne veux pas dorénavant trouver à redire de ce que les paroissiens n'assistent pas aux offices, parce que, quoiqu'ils ne soient pas venus, ils ont envoyé leurs représentants."

ROLE DOMESTIQUE DE LA FEMME.— A propos du rôle domestique de la femme. Socrate, dans ses instructions toujours appropriées aux besoins, aux dispositions et à la capacité de ceux qu'il voulait instruire, disait : "Pour moi, j'estime qu'une femme qui est bonne ménagère contribue tout autant que le mari à faire prospérer la maison. En effet, si l'argent vient par les opérations du mari, il s'en va d'ordinaire par les emplettes de la femme ; quand ces emplettes se font à propos, les maisons s'élèvent, quand elles se font sans discernement, les maisons déclinent."

— Le czar de Russie a donné récemment une preuve de sa grande force musculaire à un divertissement à Fredensborg. Un conjurateur allemand donnait un divertissement à la famille royale danoise en faisant des tours habiles, et montrait un talent particulier dans l'usage et l'abus des cartes. Après que la séance fut finie Alexandre III s'approcha du conjurateur, en disant qu'il connaissait un tour de carte que Herr Lowe aurait de la difficulté à faire. Ceci consistait à déchirer un paquet de 52 cartes au premier essai, prouesse que l'empereur accomplit sans la moindre difficulté, et laquelle le conjurateur avoua être incapable de faire.

L'ABUS DES CIGARETTES.— On vient de conduire à l'asile des aliénés de Lexington un jeune homme de Millersburg (Kentucky). M. Henry Vimont, que l'abus du tabac a rendu fou. Il paraît que M. Vimont en était arrivé à fumer chaque jour plus de cent cigarettes. Cette fatale passion s'était emparée de lui il y a deux ans environ, à ce moment, M. Vimont avait à Leadville (Colorado) une situation lui permettant de vivre largement, et il passait en ville pour un jeune homme modèle. Peu à peu il s'est mis à fumer avec excès, et à mesure que le nombre des cigarettes augmentait sa raison s'affaiblissait chaque jour davantage. M. Vimont en est arrivé à ne plus attendre qu'une cigarette fût finie pour en allumer une autre, au bout de quelques semaines de ce régime, la folie s'est déclarée et le fumeur imprudent est maintenant interné dans une maison d'aliénés.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achèterez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant.

N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuiv et pour \$2.25. Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25 ; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B. — Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, d'un caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier seulement), du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécasse, bécassines, perdrix de toutes espèces du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec-socies), huards, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B. — Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc, les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux percheurs, tels que : les hirondelles, le tritri, les fauvettes, les moucheolles, les pics, les engoulevents, les pinsons, (rossignols, oiseaux bleu, etc), les mésanges, les chardonnerets, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros-becs, l'oiseau-mouche, les coucous, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyageur, (tourte), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les pies-grèches, les geais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B. — Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Toute personne n'ayant pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisée par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne), du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche), du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc), du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, *lunge* et *winmoniche* du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B. — La pêche à la ligne (canne et ligne) SEULE est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières de la Province qui ne sont pas sous bail. Ce permis est valable pour une saison de pêche et n'est pas transférable.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 13 juillet 1888.

E. E. TACHÉ,

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 416.—CHARADE

Dans mon Premier
De fer ou de terre,
On peut mettre mon Dernier.
Et en parcourant cette terre,
Le long d'un chemin ou d'un chantier,
Le voyageur voit souvent mon Entier.

No 417.—LOGOGRIPE

Sur six pieds, je suis tissu
Plus frais mais bien moins cossu
Certains que celui de laine.
Sans chef, je deviens objet
Tel qu'aiguille, que crochet,
Pince ou perforante alène.

No 418.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase suivante pour former,
par la décomposition des lettres, le nom fran-
çais d'un célèbre savant Italien :

IL A DONC PRIÉ ? DAME !

SOLUTIONS :

No 414.—Les mots sont : Bénir et Biner.
No 415.—Le mot est : Papier.

ONT DEVINÉ :

P. A. Frenière, Saint-Jean, (P.Q.) ; Henri
Lamontagne, Longueuil ; Ed. Turcotte, Qué-
bec ; Mlle Eva Blouin, Albert et Oscar Blouin,
Mlle Clémentine Germain, Joseph Dion, Th-
éza Blouin, Césaire Brosseau, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

Buvez-en ! Pèlerin, Buvez-en !

L'Eau Saint-Léon fait disparaître tous
les maux

Montréal, 31 Juillet 1888.

COMPAGNIE D'EAU SAINT-LÉON.

Messieurs.

Je fais usage de l'eau Saint-Léon depuis un
an environ, et je puis attester que c'est un re-
mède des plus efficaces contre le rhumatisme,
dont je souffrais beaucoup avant que j'eusse
commencé à en faire usage.

CARROLL RYAN.

Editeur du *Montr. al-Post* et du *True Witness*.
En vente chez tous les principaux pharma-
ciens et épiciers, et en gros et en détail, à 25 cts
le gallon, par

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collofortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BÂTISSÉS DES SŒURS) MONTREAL

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

The London Illustrated News (édition
améri-
caine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

22671

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Grande vente de meubles à réduction durant le mois d'Avout !

Sets de Chambres à coucher, Sets de Salons et Voitures d'Enfants, (au-dessus de \$200,
25 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$150 à \$200. —(20 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$100 à \$150, (15 p. c. d'escompte).
Tout achat de meubles de \$50 à \$100, (10 p. c. d'escompte).
Argent comptant seulement. Meubles livrés aux bateaux ou aux chars et emballés avec
soin sans charge extra.

WM. KING & CIE,

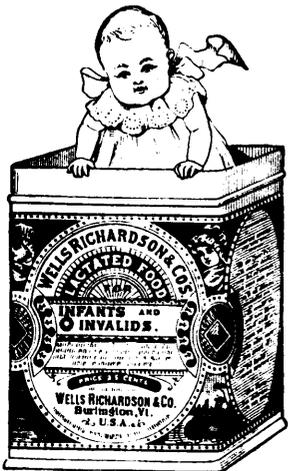
652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicate et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent,

LA
Nourriture



Lactée

EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle rem-
place parfaitement bien le lait de la mère et sauve
souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE
DYSPEPTIQUE elle est de la plus grande va-
leur. Elle est la nourriture

La Plus Recherchée pour l'Enfant,
La Meilleure pour l'Invalide
La Plus Agréable au Gout
La Plus Economique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00
Nous enverrons une photographie cabinet du
Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère
d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année.
Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins
nécessaires à donner aux enfants et aux invalides.
En vente chez les pharmaciens, 25c. 50c. \$1.00.
WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,
Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

A. L. F. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6
mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bor-
deaux (France), offre à des prix exceptionnels
les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la
pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le
gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons).

CHATEAU PIGOURNEAU recommandé aux ama-
teurs pour son délicieux bouquet, son parfum
délicat (8 médailles d'or aux divers ex-
positions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant
âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très
vieux), dont l'usage est recommandé aux per-
sonnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le
gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des
Moines (monopole de la maison Malvezin),
depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XÈRES, MALAGA, Ma-
dère, Muscat, Marsala, Pajorète, Tockey,
Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7
gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Cham-
pagnes don Juan et Crème de Rose du Château
de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay)
marque préférée par toute l'aristocratie fran-
çaise, de la Grande-Bretagne et des Indes,
depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX —Rhum blanc de Java en cru-
chon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Cham-
pagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts
ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fon-
taine en porcelaine décorée, sortant des usines
de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splen-
dide ornement pour bar, salle à manger, etc.
La fontaine contenant vingt litres de vins
d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au
choix, 16 dollars

Ordres respectueusement sollicités, promp-
tement exécutés et échantillons envoyés sur
demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisieme mercredi
de chaque mois

LE QUINZIÈME TIRAGE MENSUEL
AURA LIEU

MERCREDI, 19 Septembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

Nomenclature des lots

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de...	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie
attire l'attention de ses clients sur les impor-
tants changements opérés dans la nomencla-
ture des lots et les informe en même temps
qu'elle discontinue la Deuxième Serie (billets
de 25cents.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie
que pendant 6 mois j'ai été malade d'une dé-
mangeaison et d'arthres aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue
Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 août 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

VIII.—ÉCHANGE DE CONFIDENCES

Ne suis pourtant pas énigmatique. Il est impossible que malgré mon changement de nom, j'échappe longtemps aux poursuites obstinées de sir Richard Stone. Cet homme n'a qu'une passion, qu'un but au monde : me découvrir. Tant qu'il n'avait pas mis le pied dans Madrid, j'étais, et vous étiez avec moi, monsieur le duc, à l'abri de sa vengeance. Maintenant qu'il n'y a plus entre lui et moi qu'une cloison que le hasard renversera aujourd'hui ou demain, il faut que nous prenions un parti et un parti immédiat. Ecoutez-moi donc, je vous prie, avec calme.

Le duc était dans la position du gladiateur qui, dans l'arène antique, se débattait inutilement contre le retiaire l'enveloppant de son filet.

—Achevez, dit-il, en faisant des efforts pour se contenir.

—Quelle est notre situation vis-à-vis de sir Richard Stone ? fit Pablo lentement ; je dis notre situation, car monsieur le duc n'ignore pas que, dans ce cas, la sienne est étroitement attachée à la mienne. J'ai été l'associé de Richard à Erié-City. Pour vous rendre service, monsieur le duc, pendant les deux années qu'a duré mon entreprise commerciale avec cet honnête et confiant quaker, j'ai puisé, sans compter, dans la caisse sociale et, pour couvrir le déficit que vous n'avez pu combler, j'ai dû falsifier les écritures. J'ai versé vos dettes de jeu, quand vous étiez jeune, avide de plaisir, sans patrimoine, sans espoir de succéder au titre de votre frère et de recueillir son héritage.

Le duc se mordit les lèvres et voulut répondre.

—Ne m'arrêtez pas, dit Pablo. J'ai fait plus, vous le savez, monsieur le duc. Le jour où la femme de sir Richard a par hasard ouvert ma correspondance avec vous et s'est trouvée ainsi en possession d'un secret dont la

révélation allait me perdre et vous perdre avec moi, je n'ai pas hésité à faire disparaître ce témoin dont il nous aurait été impossible d'acheter le silence. Les exigences imprévues des créanciers m'ont ensuite et presque immédiatement après ce meurtre forcé de prendre la fuite.

—Je sais tout cela, dit le duc impatienté, mais bien des années ont passé sur ces événements dont les souvenirs doivent être effacés, même dans l'esprit de sir Richard Stone.

—Si monsieur le duc avait vécu comme moi dans l'intimité de cet homme, il se rappellerait comme moi la ténacité de ce caractère de fer et il saurait qu'il n'y a point à se faire illusion sur ce qui arriverait si j'étais reconnu par mon ancien associé. Or, il est indiscutable qu'il ne tardera

pas à me reconnaître. Que me reste-t-il donc à faire ? Le mettre dans l'impossibilité de se venger.

Le duc s'était assis, et les yeux attachés sur son ancien intendant, il écoutait avidement :

—Mon projet est simple, continua Pablo. Je vais prévenir Juan Antonio de mon prochain départ pour Paris. Il faut qu'il y ait au plus tôt une distance entre sir Richard et moi.

—C'est-à-dire que vous faites une fugue. Et vous espérez que sir Richard perdra complètement votre piste. Il est plus probable que s'il a des soupçons sur vous, il vous suivra sans délai.

—Rassurez-vous ; j'ai pris mes précautions. Juan Antonio est chargé de surveiller tous les pas de mon ancien associé et surtout de connaître d'avance ses intentions de déplacement. Ami intime d'Horace, il sera, quand il le voudra, instruit des desseins du père adoptif du peintre. Si le hasard pousse sir Richard Stone à Paris, un chassé-croisé me ramènera aussitôt à Madrid. Ce sera un *vice versa* qui durera tant que je le voudrai, mais qu'il sera inutile de prolonger beaucoup au

perdre de son sang-froid, ni à ma charge, ni à la vôtre aucune condamnation d'aucune espèce, ni en Amérique ni sur aucun point du globe. Vous êtes, monsieur le duc, à l'abri de la vengeance personnelle de sir Richard, tant qu'il ignorera mon identité, tant qu'il ne saura pas que mon complice anonyme d'autrefois, c'était vous.

Don Alexandre se redressa en sursaut et un sourire de satisfaction éclaira son visage :

—Êtes-vous certain qu'aucun indice, demanda-t-il, ne peut le mettre sur la trace des torts que j'ai eus en vous empruntant de l'argent dont j'ai connu trop tard la source ?

—Il est inutile, monsieur le duc, dit l'intendant avec fermeté, de pallier des faits qui sont ce qu'ils ont été. Sir Richard Stone a entre les mains des lettres qui constatent que les sommes détournées par moi ont servi pour sauver du déshonneur quelqu'un dont il ne connaît pas le nom.

Quelle que soit sa rigidité, il eut peut-être pardonné cette faute, si les complications de ma situation vis-à-vis de lui ne s'étaient aggravées

par la mort de sa femme. Dans sa pensée, l'auteur de cette mort, c'est moi, et du soupçon à la réalité il n'y a qu'un pas, que ma mauvaise chance, si je commençais à en avoir pourrait lui faire franchir. Ce jour-là votre nom ne resterait plus un secret pour lui.

—Alors que prétendez-vous faire ? interrogea le duc cette fois plus anxieux.

—Je vous l'ai dit, répartit Pablo, conservant toujours tout son calme, mettre sir Richard Stone dans l'impossibilité d'employer contre nous les armes de la vengeance personnelle, les seules qui lui restent, puisqu'il a volontairement répudié celles que lui avaient données la loi.

—Et quelle garantie avez-vous de la réussite de cette tactique ?

—La garantie absolue que donne l'exactitude des calculs. Jusqu'ici les fils de ma chaîne ont été solidement tendus ; il ne s'agit plus que d'y faire passer la trame et c'est à cela que vous devez m'aider, monsieur le duc.

—Comment ?

—Vous avez déjà commencé de le faire, et le rôle qui vous reste à remplir sera tout aussi facile. Le jour où vous vous êtes aperçu, monsieur le duc, que votre fille était éprise du peintre Horace, dont la réputation, déjà affirmée dans toute l'Espagne sera bientôt universelle, vous avez cru sage de prendre conseil de votre ancien intendant. Que vous ai-je ré-

pondu ? Connaissant le caractère de la senorita Anita, qui a les qualités tenaces de son père, je vous ai averti que sa volonté l'emporterait sur la vôtre, si vous songiez à vous opposer à un mariage scellé d'avance dans son cœur.

—Je me souviens, en effet, de ces paroles, et je vous ai donné raison.

—J'ai ajouté que, pour savoir jusqu'à quel point cet amour était partagé par le peintre, nous devions avoir auprès de lui un confident qui fût à la fois le sien et le nôtre. J'ai nommé mon fils Juan Antonio, et son dévouement vous a prouvé que je ne pouvais faire un choix meilleur. Juan est aujourd'hui l'intime d'Horace Stone. Par lui je sais et nous savons chaque jour ce que dit et pense l'artiste, et nous saurons bientôt ce que dit et pense sir Richard.

Nous l'emportâmes avec les enfants.—(Voir page 30 col 1.)



delà de l'exécution de ma combinaison définitive, qui est le mariage d'Horace et celui de Juan Antonio.

Le duc hochait la tête avec incrédulité.

—Ma stratégie est mathématique, dit l'intendant en empêchant d'un geste la contradiction. Le père adoptif d'Horace Stone reculera devant tout bruit scandaleux, devant toute mesure violente qui aurait pour résultat direct de couvrir de honte son fils et sa bru. Il renoncera forcément à des poursuites contre le père d'Anita de Balboa, devenue la femme d'Horace Stone. De même il ne se risquera point à ouvrir une enquête sur le passé du père de Juan Antonio Garcia, dès que Virginie Stone sera devenue la bru de son associé d'Erié-City.

Le duc eut un mouvement de dégoût.

—Il n'y a d'ailleurs, poursuivit Pablo sans rien

—J'avoue, dit le duc, que votre toile d'araignées est ourdie avec habileté.

—Et sir Richard s'y prendra, qu'il le veuille ou non. Vous me demandez comment je réussirai. Par la persévérance. Elle nous a servi en d'autres occasions, elle nous servira encore.

Le duc, craignant que la conversation ne prit tout à coup un autre cours, se leva.

—Je n'ai qu'un mot à ajouter, monsieur le duc, fit Pablo. Juan Antonio a décidé la senorita à charger Horace de faire son portrait. Cela entraine dans nos combinaisons. Vous avez ainsi pu visiter l'atelier du peintre. Le hasard vous a fait tomber sous les yeux l'esquisse qui nous a révélé la présence de sir Richard à Madrid. C'est le point de départ de ma stratégie; et sans ce point de départ nous aurions peut-être été surpris quand nous nous croyions en pleine sécurité. Ce service de Juan Antonio mérite une récompense, si vous voulez l'encourager à nous en rendre d'autres.

—Soit, dit le duc lassé; cette récompense, quelle est-elle? je l'accorde.

—Elle est ou doit être de deux espèces, monsieur le duc. J'ai dit que ce qui manque à Juan Antonio pour faire figure dans le monde, c'est une haute position. Vous allez être ministre de la reine, probablement président du conseil. Il vous sera facile de nommer Juan Antonio gouverneur de Madrid.

Le duc se recula et sans pouvoir réprimer une exclamation ironique :

—Gouverneur de Madrid! s'écria-t-il. Un obscur commis de bureau qui n'a pas huit mille réaux de traitement!

—Mais qui a les mains assez larges pour recevoir huit mille onces d'or. D'ailleurs, en Espagne, la bascule politique a de tels soubresauts, que rien ne saurait étonner, en fait d'avancement, dans un pays où il suffit d'être garçon de belle humeur, gai, dispos et souple, et d'avoir vingt ans pour s'appeler aujourd'hui Manuel de Godoi et demain Prince de la Paix.

—Juan Antonio sera gouverneur de Madrid, dit le duc.

—Et ce jour-là, qui ne peut et ne doit pas tarder dans notre intérêt commun, le duc de Balboa fera l'honneur au gouverneur de Madrid de demander pour lui, en l'absence de son père, qui sera en Orient ou ailleurs, la main de la fille adoptive de sir Richard Stone.

IX.—LE PACTE

Le duc n'avait pas répondu aux dernières paroles de l'ancien intendant. Les mains derrière le dos, il se promenait de long en large à grands pas dans la pièce, s'arrêtant fréquemment et frappant le parquet du pied avec un emportement qu'il avait peine à dissimuler. Son âme s'égarait dans un trouble où le regret avait plus de place que le remords. Elle se débattait dans la réalité opiniâtre que le succès et l'impunité avaient, pendant longtemps, couverte de fleur pour lui, mais qui, envisagée comme il le faisait maintenant, n'étaient qu'un gouffre où pouvaient, en un jour, en une heure, sombrer son honneur, son nom, sa fortune et ce qui lui était plus cher que cela, l'affection de sa fille.

Les orages de sa jeunesse lui revenaient à l'esprit tumultueusement, et les actes indécis commis dans le passé lointain où il rejetait les expédients d'une vie désordonnée sur l'empire des circonstances, lui apparaissaient, maintenant que sa raison était froide, comme des forfaits. Il sentait bruire dans ses oreilles des sons de deuil qui, à mesure qu'il s'évertuait à ne pas les entendre, devenaient plus distincts. Il y avait comme une pointe aiguë qui lui entra lentement dans la poitrine et dont la blessure s'agrandissait en même temps que l'aiguillon se rapprochait du cœur, s'enfonçant davantage sous l'effort inutile qu'il faisait pour l'arracher.

Cependant, la douleur qui l'obsédait ainsi n'était pas celle d'une conscience bourelée. Aucune pensée de repentir n'assaillait son esprit. Comme beaucoup d'hommes pour qui la morale est variable, le sentiment s'était émoussé en lui à l'âge où les entraînements de la passion n'écourent souvent que les conseils de la jouissance et brisent les barrières que leur oppose le devoir.

Dans cette première époque, maintenant éloignée de son existence alors sans but, il avait tout sacrifié sans se préoccuper d'un avenir qui était aujourd'hui le présent.

Parti d'Espagne à vingt ans, quand il n'y connaissait d'autre perspective que le désespoir d'un cadet de famille opulente, réduit à couvoiter un titre et des biens qui revenaient de droit à sa nièce, il avait en peu de temps dépensé et surtout perdu la part restreinte de son patrimoine; puis il avait éprouvé la générosité de son frère dom Pèdre; et lorsque l'heure était arrivée où il s'était trouvé les mains vides, il avait rencontré Pablo Gracia, espagnol comme lui, et avait eu recours à ses services, espérant que le jeu réparerait à lui seul l'improbable mise en œuvre pour corriger les déceptions de la fortune.

Plus tard, lorsque sa réconciliation avec dom Pèdre lui avait rendu la possibilité de rentrer dans son pays natal et, grâce à l'illustration de sa famille, lui avait ouvert la carrière politique, il avait changé de conduite et s'était acquis par des actes publics une haute considération. Pour tout le monde dans cette seconde période de sa vie, il avait montré les grandes qualités qui inspirent le respect et la confiance: l'intégrité, la sévérité des principes, le dévouement aux intérêts dont il avait charge. Dom Pèdre lui-même, qui d'ailleurs n'avait connu ses écarts de jeunesse que par les embarras d'argent, avait mis en oubli ces erreurs, bien des fois trop facilement attribuées par les complaisances de famille aux premières fougues du tempérament.

Un seul homme au monde aurait pu arracher à don Alexandre de Balboa l'impénétrable masque qu'il gardait pour tous. Cet homme était Pablo Gracia. Mais l'ancien associé de sir Richard n'aurait fait en révélant la fausseté de son complice d'autre fois qu'attirer sur lui-même les regards de la justice avec laquelle il aurait eu, dans ce cas, un terrible compte à régler. D'ailleurs Pablo avait été plus tard remboursé, en principal et intérêts, de toutes les sommes qu'il avait prêtées. Don Alexandre avait pris ce soin, dès que ses ressources le lui avaient permis, et le duc se serait plongé dans une absolue quiétude, s'il n'y avait eu entre lui et Pablo un autre secret, rivant désormais leur destinée l'une à l'autre.

Cet homme de bas étage, vil, grossier, voleur, assassin, était maintenant son égal, ou plutôt c'était lui, le grand d'Espagne, le futur ministre et président du conseil, qui était à la merci de cet être abjet et s'était volontairement abaissé à son niveau ignoble. Tous deux avaient ensemble empoisonné Térésa de Balboa: Pablo en conseillant le crime et en s'en faisant l'instrument, don Alexandre en le laissant perpétrer sous ses yeux et dans son intérêt. Et ce crime odieux, prémédité avec une âpre persistance pendant des années, accompli avec la scélératesse la plus cauteleuse, accompagné d'un vol d'enfants et vraisemblablement d'un triple assassinat, avait servi à satisfaire l'ambition du duc.

Donc ces deux hommes, étaient attachés perpétuellement à une même chaîne dont pas un anneau ne pouvait se rompre, que Pablo pouvait quand il le voudrait, resserrer encore davantage, et qui, demain pouvait se changer en une chaîne de fer forgé.

C'était cette chaîne dont le duc entendait en ce moment à ses oreilles le cliquetis insupportable et qu'il lui était impossible de briser.

Seize ans et demi s'étaient, à la vérité, écoulés depuis la mort de don Pèdre et pendant ces seize années le silence, gardien immuable du tombeau, avait jeté sur ces lugubres événements un voile d'oubli devenu si épais que le duc était sûr qu'aucune main ne viendrait plus le soulever. Seize ans d'impunité absolue lui avaient donné la sécurité qui endort les consciences sans remords.

Tout à coup, dans ce ciel si longtemps serein apparaissaient trois points noirs: sir Richard Stone était à Madrid, Anita aimait Horace et l'administrateur du château de Balboa annonçait la résurrection de Genaro, que l'on croyait mort depuis tant d'années. De quelles complications cette triple coïncidence était-elle le présage et, si elle annonçait la tempête, comment empêcher celle-ci d'éclater?

Don Alexandre avait vécu tant d'années dans

cette placidité secondée par son éloignement volontaire de Dieu que le langage de Pablo Garcia, réveillant brutalement dans son âme les échos endormis du passé l'importunait. Aussi avait-il hâte de mettre fin à cette conversation où l'intendant, sans vouloir se rendre compte de la répugnance excitée par sa société inévitable, avait froissé toutes les susceptibilités d'un maître hautain, à qui il avait, sans réplique possible, dicté sa volonté.

Le duc, jetant un regard de mépris sur cet homme qu'il exécrait, s'était enfin arrêté devant lui et, croisant les bras, lui avait demandé avec humeur:

—Qu'avez-vous fait de Genaro?

—C'est un coquin subtil et dangereux, répondit Pablo en prenant un air grave. S'il le peut, il nous mettra le pied sur la gorge. Il a contre vous encore plus que contre moi une haine féroce qu'il assouvirait s'il en trouvait l'occasion.

—Que veut-il?

—Il se plaint d'avoir fait quinze ou seize ans de baigne à Ceuta.

—Cela ne me regarde pas.

—Sans doute. Il a commis plusieurs faux, on l'a condamné aux travaux forcés. En feuilletant son passé, on aurait pu le pendre.

—Et on aurait bien fait.

—Ce n'est pas son avis, et il prétend que vous l'avez abandonné.

—Moi?

—Il est certain qu'il vous avait rendu des services en vous débarrassant de la femme du docteur Herbin et de ses enfants.

—Vous seul avez eu affaire à lui. Vous seul avez à prendre la responsabilité des instructions que vous lui avez données.

Pablo Garcia eut un sourire.

—Monsieur le duc ne songe pas, je pense, dit-il avec ironie, à faire un départ de responsabilité. Mais là n'est pas la question. Genaro nous a servi d'instrument; il eut été juste qu'on le payât au moins de reconnaissance.

—Vous m'avez dit qu'il avait disparu.

—C'était vrai, puisqu'il était à Ceuta, seulement il est convaincu que nous avons, vous et moi, eu connaissance de cette condamnation et il vous garde rancune de ne pas avoir intercédé pour lui avant ou après.

—C'est bien; si vous lui avez promis de l'argent autrefois, et s'il ne l'a pas encore reçu, donnez-le lui sur-le-champ.

—Monsieur le duc doit savoir qu'il est toujours périlleux de réchauffer une vipère dans son sein et que, lorsqu'on a eu ce tort, il n'y a qu'un seul moyen de le réparer...

—Lequel?

—C'est d'écraser la vipère. Que monsieur le duc ne s'inquiète donc pas outre mesure de cet homme. S'il nous gêne...

—Que ferez-vous?

—Je le tuerais.

Pablo avait prononcé ces paroles sinistres lentement, d'un son vibrant, comme fait une hache qui tombe sur une tête.

Le duc enfoua son regard dans les yeux de l'intendant et, avec une sorte de colère pleine de dégoût:

—Non, dit-il, assez de crimes.

Pablo Garcia se mit à rire.

—Monsieur le duc, reprit-il avec calme, oublie qu'on ne s'arrête pas comme et quand on veut lorsqu'on a mis le pied sur une pente. Beaucoup, en dépit de leurs efforts, roulent jusqu'au bas. Notre position est trop avantageuse pour la risquer aujourd'hui en respectant un obstacle.

Don Alexandre eut un frémissement. Il lui semblait voir un sillage de sang humain versé par lui. Tout son être bondissait enfin vers ce scélérat qu'il aurait voulu chasser de sa présence et qu'il était contraint de laisser développer cyniquement une théorie à laquelle il ne pouvait plus lui-même se soustraire.

Cependant le duc se tut et une pâleur livide couvrit ses traits.

—Ce Genaro ne parlera point si l'on achète son silence au prix qu'il en exige, dit-il après une longue réflexion.

—Le baigne lui a donné encore plus de vices qu'il n'en avait, reprit Pablo, et les circonstances

lui fournissent contre nous des armes que nous ne pouvons laisser entre ses mains.

—Quelles armes ?

—L'histoire que m'a racontée Genaro, lorsque je l'ai trouvé ce matin à l'endroit où il m'avait donné rendez-vous par la lettre, est un peu longue, mais comme aucun de ses détails ne saurait être inutile pour nous il importe que vous l'écoutez jusqu'au bout, monsieur le duc.

Don Alexandre hésita un instant, consulta sa montre et sentant dans le calme même de son interlocuteur l'annonce d'une nouvelle menace, il prit une chaise et s'assit.

—Parlez, dit-il, soyez aussi bref que possible ; il est deux heures et les Cortès se réunissent à trois.

—Genaro était tranquillement abrité sous un auvent lorsque je l'aperçus. Il fumait sa pipe flegmatiquement comme un homme rassuré sur le lendemain.

—Soyez bref, vous dis-je, reprit don Alexandre en repoussant du pied un tabouret de velours.

—J'avais besoin de vous dépeindre son aspect et son allure pour mieux vous faire saisir son jeu.

—Quel jeu ?

—Eh ! monsieur le duc, un jeu dont je tiens, je crois, tous les atouts. Après l'échange du premier salut et le torrent de reproches sur l'ingratitude dont il se prétend victime, il me dit froidement que cet oubli était d'autant plus in pardonnable qu'il avait en ce moment même un nouveau service à vous rendre.

—Quel service ?

—Il soutient qu'il a entre les mains l'honneur et la liberté du duc de Balboa.

Don Alexandre haussa les épaules.

—Et je crois qu'il a raison, dit Pablo.

Le duc très pâle rapprocha sa chaise.

—Voici d'ailleurs ses propres paroles : " Je vous sais capable de tout vous et votre maître, Pablo Gracia, et je dois m'attendre de votre part à un assassinat ou à une dénonciation. Mais contre votre poignard, j'ai mon revolver et contre votre déclaration, des documents qui vous mèneraient tous les deux au bague d'où je viens. "

—C'est un chantage, dit le duc essayant un sourire de dédain.

—Je l'avais cru d'abord comme vous, mais je dus bientôt me détromper. Je lui dis que s'il voulait garder à votre égard le seul rôle qu'il eût à espérer, c'est-à-dire celui d'un serviteur dévoué, vous vous occuperiez peut-être de son sort aujourd'hui comme auparavant. Il me toisa d'un regard irrité et répondit que s'il le voulait le duc lui compterait un million sans réplique. Et comme je lui témoignais mon incrédulité en riant de ce que j'appelais sa naïveté : " Je possède, me dit-il, un document signé de la duchesse Térésa de Balboa qui obligera le duc Alexandre à passer par toutes mes conditions. "

La pâleur du duc s'accrut encore. Il tressaillit d'un effroi réel.

—Si ce document existe, répliquai-je, produisez-le nous, livrez-le nous et nous en apprécierons la valeur.

Evidemment cette pièce, en supposant qu'elle soit tombée, j'ignore comment, entre les mains de Genaro, ne peut être qu'un écrit sans importance, à moins que ce ne soit un nouveau faux commis par lui.

—Je le soupçonne comme vous ; mais je puis moins facilement mettre en doute l'exactitude des faits qui, dit-il, ont accompagné la découverte ou plutôt le vol de ces papiers. Aussi, je vous le répète, monsieur le duc, Genaro est un ennemi dangereux et il nous importe, à vous et à moi, d'en faire notre allié et de mettre notre main dans la sienne.

Le duc sentit d'un seul coup se ranimer toute la révolte de son orgueil.

—Vous voulez que le duc de Balboa mette sa main dans celle d'un forçat ?

—Bah ! dit Pablo Garcia, avec un accent à la fois rêveur et railleur, quand la nécessité le veut, autant aujourd'hui que demain.

Don Alexandre cloua ses yeux sur ceux de l'interlocuteur avec une fixité étrange.

—A moins, reprit Pablo, que vous n'acceptiez mon premier conseil qui est peut-être après tout le plus pratique. A Erié-City, la femme du qua-

ker nous gênait : les eaux de l'étang nous sont venues en aide. A Balboa, la duchesse Térésa était pour nous un obstacle, la tombe où nous l'avons couchée garde son secret. A la Vera-Cruz, le docteur Herbin troublait notre paix : le commandant de la Golondrina et le fond de l'Océan nous ont débarrassés de lui.

—Tant de crimes... balbutia le duc.

—Ne suffisent point, comme vous le voyez, monsieur le duc. Il faut que Genaro meurt, s'il possède un document de nature à nous nuire, et ce meurtre nécessaire ne sera sans doute pas le dernier que nous aurons à commettre.

Le duc eut un mouvement d'horreur instinctive.

—Monsieur le duc doit se souvenir qu'à notre destinée se trouve mêlé un personnage dont l'existence a toujours été pour nous une menace.

—Le mari de la duchesse Térésa.

—Qui nous garantit que demain il ne se trouvera pas face à face avec nous ?

—Demain je serai assez fort pour le réduire à l'impuissance, dit le duc sans pouvoir contenir sa fureur. Le ministre de la justice n'épargnera point les émules d'Ortega.

—En attendant, fit Pablo qui gardait un flegme impassible, allons au plus pressé c'est-à-dire à Genaro.

—Quels détails vous a-t-il fournis sur ce document ?

—Il ne s'agit pas d'un seul document, mais d'un ensemble de papiers authentiques.

—Ces papiers, que contiennent-ils ?

—Je l'ignore, mais nous le saurons bientôt. Genaro doit venir ici à deux heures et demie.

—Genaro ici ?

—Il a exigé une entrevue avec vous et ne veut remettre les pièces qu'entre vos mains.

—Il est impossible que je vois ce forçat.

—Tranquillisez-vous, monsieur le duc. Ce n'est pas le galérien Genaro qui va se présenter chez vous, mais don Santiago Gomez y Ruiz ancien consul général d'Espagne à Lisbonne.

—Un faux nom, encore ?

—Dont monsieur le duc fera un nom véritable, lorsqu'il sera président du conseil des ministres, dit Pablo. La pièce, fabriquée en effet par Genaro, deviendra légale lorsqu'elle portera la signature du ministre de la justice.

Le duc, brusquement, se leva, stupéfié de l'audace de cette proposition, et sentant sur sa joue une impression brûlante, comme s'il avait été souffleté en plein visage.

—Vous vous croyez le droit, cria-t-il, de faire de moi ce qui vous plaît, de m'outrager comme il vous plaît. Parce que la fatalité m'a mis en contact avec un misérable, vous avez l'effronterie de supposer que le duc de Balboa s'avilira jamais comme ce bandit et le couvrira de sa protection, en devenant faussaire à l'exemple de ce coquin. Ecoutez-moi bien, à votre tour, Pablo Garcia, ni de vous, ni de Genaro, je n'ai d'autres conseils à prendre que ceux qu'il me convient de vous demander. Vous oubliez trop, vous, Pablo Garcia, que si vous n'êtes plus mon intendant, vous l'avez été, et que vos millions ont leur origine dans mes complaisances peut-être imprudentes à votre égard. Vous avez été, tous deux, Genaro et vous, des instruments entre mes mains, pas autre chose, quand l'instrument blesse au lieu de servir, on le jette, on le brise...

—A moins que l'on ne soit dans l'impossibilité de s'en passer, dit Pablo avec un accent étrange qui ressemblait à un ricanement.

En ce moment, on frappa à la porte qui s'ouvrit en quelque sorte d'elle-même, et un domestique annonça don Santiago Gomez y Ruiz.

Le duc était resté debout, immobile, dans l'attitude glaciale du maître qui daigne recevoir un ancien valet.

Genaro s'inclina avec une humilité servile.

—Je suis ce qui vous amène, dit don Alexandre en laissant tomber sur le forçat un regard de fierté repoussant d'avance toute familiarité. Don Pablo Garcia a reçu l'ordre de vous donner ce qu'il jugerait convenable en souvenir de vos anciens services au château de Balboa, que voulez-vous de plus ?

Genaro se courba avec une nouvelle démonstration de respect.

—Dieu me garde, dit-il d'une voix pleine de déférence, d'abuser de la bonté de monsieur le

duc en montrant des exigences trop grandes. Je n'ai au fond qu'un seul désir c'est de rester au service de monsieur le duc...

—Et s'il m'était impossible de satisfaire ce désir ?

—Il n'y a rien d'impossible à monsieur le duc, fit Genaro en laissant errer un sourire sur ses lèvres ; monsieur le duc peut aujourd'hui même, s'il le veut, me nommer administrateur général des domaines de Balboa.

Ce poste est occupé, répliqua le duc avec hauteur. Je suis content de mon administrateur actuel, je n'en changerai pas.

—Je ne demande point à monsieur le duc, fit Genaro toujours souriant, je ne voudrais pas réclamer à monsieur le duc un changement aux dispositions qu'il a déjà prises, et j'attendrai que monsieur le duc ait donné une autre fonction à son administrateur actuel.

—C'est impossible.

Genaro eut un léger mouvement d'opposition.

Vous devez vous contenter de l'argent que vous a donné don Pablo Gracia, poursuivit le duc froidement, et cherchez ailleurs.

Genaro parut réfléchir un moment.

—Monsieur le duc, dit-il, me connaît peu personnellement. Je n'étais, il y a seize ans, qu'un obscur scribe dans la maison de Balboa et j'étais heureux alors de cette position modeste, quoique mes études et mes diplômes de l'université de Salamanque m'eussent permis d'espérer mieux.

Le duc se demandait à quoi tendaient ses préambules et, le front haut, il regarda dans la glace en faisant un geste d'impatience.

—Ce n'est pas de Corinthe que je viens après seize ans d'absence, dit Genaro prenant tout à coup avec intention une intonation plus familière. Des circonstances malheureuses m'ont conduit à Ceuta. Si monsieur le duc m'avait vu dans le bague d'Afrique, courbé sous le poids de ma chaîne, attaché à un misérable assassin, comme si nous avions été deux membres d'un même corps, monsieur le duc aurait eu pitié de moi. Seize ans de bague subit avec résignation, dans le silence absolu du dévouement ! Car monsieur le duc n'ignore pas qu'il m'aurait suffi, pour me faire mettre en liberté, de prononcer son nom. Tout autre à ma place aurait parlé ; je me suis tu ; cela mérite une récompense, n'est-il pas vrai ?

—C'est bien, soyez bref, que voulez-vous ?

—Je l'ai dit à monsieur le duc ; mais pour donner une preuve à mon attachement, je ne réclame rien pour le passé, je me borne à solliciter la juste rétribution du présent.

—Je ne vous comprends pas.

—Monsieur le duc est menacé d'un grand danger.

Don Alexandre eut un geste de dédain.

—De quel danger, dit-il, avec indifférence.

—D'un danger qui peut perdre monsieur le duc irrémédiablement, et que j'ai le moyen d'écartier puisque j'ai eu la chance de mettre la main sur les armes que les ennemis de monsieur le duc allaient diriger contre lui et qui l'aurait inévitablement atteint au cœur.

Le duc haussa les épaules.

—Monsieur le duc a évidemment le droit de douter de mon affirmation, mais je puis heureusement mettre à son service autre chose que des paroles.

—Toutes ces digressions sont inutiles ? s'écria don Alexandre, enfin lassé de ces circonlocutions manifestement intéressées.

—J'arrive donc aux faits puisque monsieur le duc le désire, reprit Genaro redevenu humble. Lorsque l'on a passé seize ans dans un bague, et lorsqu'on y a pris la bonne habitude de dormir l'œil ouvert et l'oreille aux écoutes, on surprend souvent des secrets importants. Il y a quelques jours, ayant fini mon temps à Ceuta, je suis revenu en Espagne. Mon premier devoir était d'aller rendre compte à monsieur le duc d'une mission qu'il m'avait fait confier il y a seize ans auparavant et dont je me suis acquitté le mieux possible.

—Vous voulez parler de l'enlèvement de la femme du docteur Herbin et de ses enfants, interrompit Pablo Garcia. Qu'avez-vous fait d'eux ?

Comment s'est-il fait que mon pauvre cousin Alonsou ait été tué ?

—L'homme propose, don Pablo et le hasard dispose. Mes mesures avant de pénétrer avec Alonsou dans la maison du docteur, dès que M le duc et nous l'eûmes amené à Balboa, étaient parfaitement prises. Une voiture nous attendait à proximité de l'habitation. Un moment nous eûmes une alerte. Quelqu'un d'Urtubie vint inopinément frapper à la porte de la maison. J'y courus. C'était un voisin qui réclamait le docteur pour un malade à l'extrémité. Je le revyai en disant que le docteur venait de sortir et que, s'il se dépêchait, il le rejoindrait peut-être sur la route de la Saint-Jean-de-Luz. Le voisin prit sa course. Débarrassé de lui, je rentraï dans la maison. La lutte avec la femme fut assez longue. Elle s'était armée d'un poignard que j'eus beaucoup de peine à lui arracher. Elle se cramponnait aux meubles, aux rideaux, partout. Alonsou reçut d'elle une blessure à la main. Enfin épuisée par la résistance elle s'évanouit. Nous l'emportâmes avec les enfants dans la voiture.

—Et pourquoi ne les avez-vous pas, comme vous en aviez l'ordre, conduits sains et saufs à l'endroit indiqué ?

—Parce que l'essieu de la voiture s'est brisé en route et qu'il a fallu prendre conseil des circonstances.

—Vous voulez dire que vous les avez tués tous les trois ? questionna le duc avec une anxiété qu'il ne pouvait dissimuler.

—Non, monsieur le duc, je ne suis pas assassin. Je n'ai tué personne et il se peut fort bien qu'au moment où je vous parle, tous trois existent encore.

—Mais alors que sont-ils devenus ? reprit don Alexandre oubliant sa réserve.

—Je l'ignore. Ne pouvant nous servir de la voiture, nous avons dételé les chevaux. Alonsou a chargé la femme sur le sien ; moi, je pris les enfants. Nous avons mis le feu à la voiture. A peine avions-nous galoppé une demie heure, nous dirigeant vers l'habitation déserte où nous devions enfermer et garder à vue la femme et les enfants, suivant vos instructions, que deux cavaliers, lancés derrière nous à bride-abattue, nous crièrent : "Arrêtez." J'étais devant. Alonsou suivait à cent pas. Pendant quelques minutes ce fut une course effrénée. Mais nous étions gagnés de vitesse, et nos fardeaux ralentissaient l'allure de nos chevaux. Deux sommations succédèrent à la première. Puis deux détonations retentirent en même temps. J'entendis un cri d'angoisse. Je tournai la tête avec effroi et quelle ne fut pas ma douleur en voyant Alonsou tomber et le cheval qu'il montait prendre la fuite avec la femme que nous avions attachée sur la selle et qui poussait des cris d'épouvante. Presque en même temps deux balles sifflèrent à mes oreilles, j'enfonçai mes éperons dans le flanc de mon cheval et, faisant un bond qui faillit jeter à terre les deux enfants, la bête partit affolée.

Le duc et Pablo s'étaient rapprochés du narrateur ; tous deux, interdits, très pâles, écoutaient sans faire un mouvement.

—Pendant longtemps j'ai ignoré le sort d'Alonsou, continua Genaro.

—Il a reçu deux balles dans la tête, dit Pablo, un de nos bergers l'a trouvé mort sur la route. Mais qu'est devenue la femme du docteur ?

—Il m'est impossible de vous le dire, reprit Genaro. Les deux cavaliers qui étaient vraisemblablement des douaniers et qui, dans les ténèbres, nous avaient pris pour des contrebandiers, sans doute, se mirent à la poursuite du cheval qui emportait madame Herbin.

—Et qu'avez-vous fait des enfants ? dit le duc dont la lèvre tremblait.

—Inquiet des conséquences que pouvait avoir une enquête inévitable, après cette surprise et la chute d'Alonsou, qui, dans ma pensée, devait être arrêté, sinon tué, je crus prudent d'abandonner les pièces de conviction.

—Qu'avez-vous fait des enfants ? répéta le duc, blême et tressaillant maintenant de tout son corps.

—Je les ai attachés à un arbre et recommandés à la pitié du premier passant.

—Et pourquoi, s'écria le duc, se laissant aller

à tout l'emportement de son caractère, n'êtes-vous pas revenu au château ?

—Parce que, monsieur le duc, dit Genaro avec une ironie cette fois bien marquée, j'avais à craindre deux alternatives : ou de tomber entre les mains de la justice, ou de me jeter dans les vôtres, et dans l'un comme dans l'autre cas, j'étais sûr d'y laisser ma vie.

Le duc eut un sourire froid, et, recouvrant subitement son calme :

—Vos longueurs me font perdre un temps précieux, dit-il, en deux mots, vous avez, prétendez-vous, en votre possession des papiers importants. D'où les tenez-vous ? Que renferment-ils ?

Genaro, sans paraître remarquer la fébrile impatience de don Alexandre, se pencha vers lui.

—Je ne veux pas me vanter, mais si je n'avais pas été habile et prudent, monsieur le duc, au lieu d'être ici en ce moment, se trouverait devant un juge d'instruction, et alors...

Le duc se redressa et le rouge lui monta au front.

—Moi, devant un juge d'instruction ?

—Les documents que j'ai volés à deux voyageurs dans une hôtellerie, sur la route de Salamague, sont d'une gravité telle que monsieur le duc était perdu d'avance, si ces pièces étaient restées au pouvoir de ses ennemis.

—Qui étaient ces voyageurs ?

—Je ne puis le dire exactement, mais je le soupçonne.

Le duc fit plusieurs pas dans la pièce en proie à une vive émotion, Genaro le suivait du regard.

Tout à coup don Alexandre s'arrêta devant le forçat, et, à brûle-pourpoint.

—Que demandez-vous de ces papiers ?

Genaro, qui avait évidemment préparé sa réponse à cette question si longtemps attendue, sembla se recueillir.

—Supposons, dit-il enfin, que le mari de la duchesse Térésa de Balboa vive encore et qu'il soit en Espagne...

—Rien ne le prouve.

—J'ai dit, reprit Genaro, appuyant maintenant sur chaque mot, j'ai dit : supposons. Si le mari de la duchesse pouvait produire un testament olographe, un acte de mariage, un acte de naissance de sa fille, si à toutes ces pièces, authentiques et en due forme, il joignait une relation autographe de la duchesse, rapportant les causes, les circonstances de son empoisonnement et en indiquant les auteurs, ces documents pèseraient d'un grand poids dans la balance de vos résolutions, monsieur le duc, et s'ils étaient aux mains d'un homme qui saurait en tirer parti, ils vaudraient, je pense, au moins quatre millions, c'est-à-dire, si je ne me trompe, la moitié de la fortune de monsieur le duc.

—Quatre millions ! répéta don Alexandre avec un mouvement d'effroi.

—Que monsieur le duc se tranquillise, reprit Genaro, je n'ai pas de telles convoitises, mais il m'est bien permis, après avoir eu jusqu'ici une existence très tourmentée, de me préparer quelques jouissances pour mes vieux jours.

—Achevez, achevez, répéta le duc ; ma patience a des bornes.

Genaro étendant le bras, prit un cigare dans une caisse ouverte sur un meuble.

—Qu'est-ce à dire ? interrogea don Alexandre, indigné de cette familiarité.

—Du moment que monsieur le duc me menace, je romps avec les convenances, de mon côté, et je prends le rôle qui m'appartient ici.

—Misérable ! s'écria le duc en s'avançant vers lui, le bras levé.

Pablo Garcia avait fait le même mouvement.

Genaro rejeta avec calme son manteau et dirigeant un revolver sur la poitrine du duc :

—Vous me croyez donc bien niais tous deux, fit-il avec un regard féroce ; quand un homme comme moi est obligé d'avoir une entrevue avec des individus comme le duc de Balboa et Pablo Garcia, il en prévoit l'issue et s'arme en conséquence. Ce n'est pas à un forçat qu'on apprend à se mettre en garde contre des empoisonneurs.

—Silence ! s'écria le duc hors de lui.

—Je vous conseille, don Alexandre, ricana Genaro, d'éviter tout esclandre. Ne vaut-il pas mieux que nous soyons amis ?

—Amis ! rugit le duc. Oh ! cet outrage ne

restera pas impuni, moi l'ami d'un forçat. Sortez d'ici à l'instant, si vous ne voulez que je prévienne.

—La justice, sans doute ? Ha ! ha ! Vous oubliez que les loups ne se mangent pas entre eux.

Pablo Garcia s'était interposé.

—Genaro me semble avoir raison, dit-il flegmatiquement, la paix entre vous est préférable à la guerre ; il ne faut pas que votre entretien, au lieu de se terminer par un arrangement acceptable de part et d'autre, n'aboutisse qu'à un malentendu. Genaro, ou puisqu'il aime mieux s'appeler ainsi, don Santiago Gomez y Ruiz, se prévaut trop de ses avantages, mais l'abus qu'on fait d'une situation n'empêche pas de s'en servir.

—Evidemment, commenta Genaro, tout à coup radouci et heureux de cette tournure plus pacifique, l'abus n'empêche pas l'usage.

—Don Santiago Gomez y Ruiz continua Pablo possède des papiers qu'il croit valoir une petite fortune : monsieur le duc consent à acquérir ces documents, c'est une question d'offre et de demande. Genaro, don Santiago, veux-je dire, joue à la hausse. Soit : mais le duc de Balboa n'en reste pas moins un grand d'Espagne à qui l'on doit du respect. Il n'est pas convenable qu'un ancien serviteur du duc de Balboa prenne ici un ton et des airs de familiarité dont monsieur le duc a le droit de s'offenser.

—C'est vrai, dit Genaro haussant les épaules, je ne suis qu'un manant, et je prie monsieur le duc de m'excuser.

Il retira son cigare de sa bouche et le jeta dans la cheminée.

Pablo lui tendit la main.

—Puisque vous voilà revenu à des sentiments raisonnables, dit l'ancien intendant, parlons vite et nettement : combien voulez-vous de ses documents ?

Genaro réfléchit, puis avec calme :

—Je ne les vends plus, dit-il, j'ai changé d'idée.

—Vous avez toujours eu l'humeur plaisante, dit Pablo non moins stupéfait que le duc. Et que prétendez-vous en faire ?

—Il vaut mieux qu'ils me servent de garantie.

—Contre qui ?

—Contre vous deux.

—Vous voulez nous imposer vos conditions.

—Je domine la situation.

—Et en dépit de votre latin, vous en abusez.

—Vous m'avez demandé de parler vite et nettement. Voici : pour le moment, je garde les documents et je ne vends que le silence. Monsieur le duc me fera payer sur-le-champ cent mille francs.

—Vous êtes fou ?

—Je suis prudent. Contre ces quatre cent mille reaux que je viendrai toucher ici, demain, je remettrai à monsieur le duc une copie des documents. Il saura de la sorte, le contenu et la valeur des pièces, et, alors, nous pourrions conclure le marché définitif.

Le duc tira sa montre : Les aiguilles marquaient trois heures moins dix.

—C'est bien fit-il sèchement. Revenez demain avec cette copie.

Genaro s'inclina, Pablo le reconduisit.

Quand l'intendant rentra aussitôt après, le duc resté cloué à sa place, alla vers lui et, d'un accent furieux :

—Il faut que vous me débarrassiez de cet homme à tout prix.

—C'est ce que j'avais déjà proposé à monsieur le duc.

—Le misérable !

—C'est, vous ai je dit tout d'abord, un coquin subtil et dangereux. Genaro n'est pas de ces hommes à qui l'on ferme la bouche avec une poignée d'or. Si les papiers valent ce qu'il m'assure, et c'est à craindre, nous sommes à sa merci. Aujourd'hui il réclame cent mille francs, demain il exigera un million, et après demain il sera capable de demander la main de la señorita Anita, pour pouvoir un jour s'appeler lui-même le duc de Balboa.

Don Alexandre eut un rugissement de tigre blessé. La fibre de l'orgueil aristocratique et paternel tressaillit en lui. Le péril aiguillonnait sa résolution chancelante.

—Il n'y a, dit-il tout haut, que les morts qui ne parlent plus.